

Projet en cours...

**Mathias Clivaz**

(marée : 2004-2005)

*Première partie*

**L'ENCLUME DES FORCES**

**1**

L'étale moqueur se lamine les lèvres avec bruit, partout le verre vole et court,  
tranche, fait tomber les dominos de l'indolence, maîtresse enfant de la mort :

le feu devient eau  
l'eau s'abrite de noir  
et l'air se jette sur la terre

Le fourmillement de surfaces se dissout en appel.

Et tout chute et danse en cascade, tout cavalcade en rayons dispersés de  
puissance, et nous ne voyons plus rien et nous croyons perdu sur terre et dans le  
ciel. Mais — écoute ! la cloche sonne de son glas nuptial, la cloche — donne des  
coups de métal sur le bleu !

Parmi les bouleversements d'éclats, les tourbillons d'asphalte pur où rien ne  
peut être saisi, le laboureur de mes mains assoupies se réveille : le soc défonce la  
fourmilière de mes yeux, et l'œuf du bleu s'ouvre dans cette eau devenue noire.

Et l'appel éclaté du ciel se coagule en miroir

TEMPS TRAME ZÉRO

et ce miroir est une porte.

**2**

*Une forêt sombre, avec des nervures d'arbres éclairées en contretemps de cris  
métalliques, un bois qui se contracte et s'affaisse sur lui-même, se putréfie dans la  
douleur de la séparation.*

*Sous terre, un corps de femme, larve aérophage et fertile, qui s'agite, comme  
piquée par une tarentule, les yeux tancés de la boue la plus brûlante, à l'abandon  
démène de son corps et des chaînes troublées de son ventre. Derrière la porte, sous  
les sommeils terrestres de cette vie, la sorcière dormante, dort...*

*Au-dessus, la terre est recouverte d'une épaisse couche de moisissure verte, ce  
vert insane qui est avec le rouge buccal de la lumière dévoyée qui berce ce lieu, lui  
donnant sa sonorité dévoratrice, hautaine, et en définitive irradiée des relents  
lourds du mensonge de la mort éternelle.*

*L'heure grave de Rilke m'accompagne. La porte...*

La porte se ferme. S'ouvre.  
La porte, grin——ce, claque.  
Il fait nuit il faut...  
Silen——ce.

C'est une tête qui est une queue sans être la queue même.

Striden——ce.

Sur le sol, une porte, verte, plantée, coupante.

D'un vert insalubre et torturé, la porte grince d'avant... en arrière, gibet de l'orée noire pour l'imprudent voyageur la porte...

Grin——ce.

Existe-t-il une issue ?

Nous ne le savons pas... nous ne le savons pas...

L'angoisse revient, chaque fois plus forte, l'angoisse du corps, cet amas de résistance à l'intérieur de la tension, et plutôt qui m'étale dans des architectures tectoniques inachevées et mouvantes, cet homme qui tombe du ciel, le quatrième homme, qui est un corps avec trois ombres. Il tombe, continue de tomber, avec ses trois ombres qui s'empalent sur le clocher d'une église en flamme.

En bas, l'alliage sibilant d'arbres qui se souviennent, et trois petites filles en robe blanche, avec des fourchettes pendues aux oreilles, qui fredonnent la chanson de la fontaine :

*A la claire fontaine, m'en allant promener,  
j'ai trouvé l'eau si claire, que je m'y suis noyée...*

Elles se balancent sur des balançoires de fer.

« Quiconque pleure à présent quelque part dans le monde, sans raison pleure dans le monde, pleure sur moi. »

La porte grin——ce, claque.

*je te vois*

Grin——ce.

*retiens-moi*

Claque.

*aide-moi*

Grin——ce.

*aime-moi*

Claque.

*ouvre la porte*

Grin——ce.

La porte claque.

« Quiconque rit à présent quelque part dans la nuit, sans raison rit dans la nuit, rit de moi. »

Un vieil homme marche entre les troncs faméliques, courbé, sec, et je crois qu'il a trop mangé parce que son ventre est éclaté.

Il passe devant la porte. Dans sa main un trousseau de clés et d'anneaux qu'il fait tinter en les agitant, le bras tendu, l'autre épaule couchée sur son sein, gauche, en les agitant,

*... il y a longtemps que je t'aime...*

tinte en les agitant.

Ici on ne maîtrise rien

ICI ON NE MAÎTRISE RIEN

ICI—ON—NE—MAÎTRISE—RIEN

*... jamais je ne t'oublierai...*

Je sais que ces clés sont les clés de ma chambre.

« Quiconque marche à présent quelque part dans le monde, sans raison marche dans le monde, vient vers moi. »

La porte grin————ce, claque, en les agitant, sur des balançoires de fer, claque. Tinte en les agitant.

Le vacarme s'intensifie

**dis-continu continu, dis-continu continu, dis-continu continu**

Un homme est devant la porte,  
dans une robe opaque avec des reflets qui m'aveuglent.

PROGRESSE OU ABATS-TOI COMME UN CHÂTEAU DE CARTE.

Devant lui est une table vivante,  
plongeant des pieds de racines dans la terre nue.

**dis-continu continu, dis-continu continu, dis-continu continu**

Et devant cette table il y a moi.

Il fait nuit il faut—

Ses doigts qu'il ramène en harpe vers sa paume, les lèvres closes et faisant tourner la table entre lui et moi de plus en plus vite :

« Quiconque meurt à présent quelque part dans le monde, sans raison meurt dans le monde, me regarde. »

TU DOIS CHOISIR.

SEULEMENT CETTE FOIS-CI TU ES SEUL.

### 3

Nuit, nuit.

Écoute, mon âme, écoute, comme jadis j'ai écouté ta voix s'éloigner en chantant, ce chemin versé en moi, et les briques de fer mêlées au grain maudit du sablier brisé de ma main, écoute la venue de ton sortilège jusqu'à ce premier sursaut du jour, l'étoile ensanglantée assourdie par la violence du choc, au carrefour des forces, sous des mains infiniment changeantes engoncées dans les entrailles en formation de mon corps.

La nuit sans espace ; la nuit secrète. Grossière comme le ciel des fusils, comme le rire fusant au ciel du silence, danseuse céleste qui tourne sa danse magnifique et dangereuse dans les yeux du nourrisson que les mères ont sacrifié au jour.

Mais toi, mon âme, tu fus enfantée par ton propre fils, et son rayon tourne à travers tes yeux jusqu'à mon cœur, de mon cœur jusqu'à ce sortilège où je suis endormi, il tourne comme l'habile potier mène hors de la nuit la forme fragile qui lui correspond, comme l'amoureux façonne chaque nuit le visage de son aimée, et, par la danse de quatre pierres, cet esprit nous retourne à lui-même, retraversant sans cesse la croix brûlée des espaces. Jusqu'à lui-même et au-delà, car lui encore n'est que l'aile instantanée de la plus profonde nuit !

Et apparaissant au centre des quatre pierres, pierres de couleur qui sont de la couleur que tu voudras, lancées à travers ce souffle, est la plante lumineuse, sont les racines de l'arbre qui accueille le dernier souvenir humain.

Communiquant sous l'écorce, pénétrés les uns des autres jusqu'au climax d'or, j'entends l'entrechoquement de myriades d'anneaux, une pluie d'anneaux mêlée à des rayons tintants, à des soleils d'eau, sous le martèlement dur de sabots, de sept sabots en ascension de puissance, infusant une force tranquille jusque dans les régions plus basses où tout commence par être enfanté. Un arbre d'obsidienne, mais phosphoreux, dans une gravitation de pollens écarlates, d'où jaillit et jaillissant de la table de jeu, du chaos informe et pathétique où sont roulées quatre pierres de couleur, avec pour seul souvenir cette nostalgie du martèlement incréé.

Mais des entrailles en formation, des carrefours, des routes, la vierge noire caressant ces veines transparentes, caressant et plus pâles mes veines tendues, croisées vers une chambre, instant présent rétracté. Surfaces, entrailles, des triangles de tonnerres entrechoqués qui forment ces surfaces, et moi qui me suis encore familier entrant peu à peu dans cet espace de peau.

L'embrasure d'une porte, entre ce que j'ai connu et ce vers quoi je marche, sans vraiment savoir ce que je cherche, ce que je trouverais.

De l'autre côté du miroir, l'espace de cette chambre qui m'aspire, presque à portée de ma main, où tout ensemble floccule dans cette explosion d'éclats, la lame d'une épée à la balance parfaite, passant entre les choses, les séparant à une impensable vitesse, des veines, des muscles, de la peau, des cartilages dans mes mains, des os formés d'une soudaine, rien que soudaine et éternelle congestion d'éclats, et ma chambre comme une flamme sur un fond bleu de glacier, comme la serrure d'une porte dont un certain temps est la clé.

La serrure, la clé — et moi qui traverse et me traverse dans cette triade où bientôt tu n'es plus qu'un reflet, s'éloignant, où mon cœur lui-même se recouvre, lancé comme un brandon de flammes dures vers mon œuvre maudite, où les couleurs aussi se stigmatisent, douloureusement se fixent.

Cette chambre où j'ai vécu, et pleine de bruits, agitée de craquements, de touffeurs comme des nuages, des ébauches de néant, soleils noirs qui brûlent en rayonnements autour des choses. Mon regard s'y répercute, vaste écho d'une fertile vibration, la caressant par points de vue successivement éclatés. Puis de nouveau ce tintement, ce ruissellement de stases, et les glaciers qui fondent dans une chaleur humaine, leur brûlure fluide transposée en cet étayement de membres, leurs prénatales au lever de soleils sous-marins, et la lune d'un ventre, la lune qui commence à m'agiter, à faire éclore en moi le désir de tout et de tout refuser, mais déjà comme le germe planté de sa propre apocalypse, triangle blanc sous lequel un triangle en ombre se dessine.

Je me trouve dans une incapacité de me préparer à une telle projection ; et cependant mon choix est souverain ; le choix d'être lancé dans cet espace de croissance et de dépérissement, de germination et de mort, de mort et de résurrection, lancé sur des toits d'étoiles, à travers des murs de particules d'un double élan de cornes, d'une triple pulsion du ventre qui enfante et propulse, de l'espace qui attire et accueille, de l'être forme tirillé jusqu'à l'absence entre les carrefours du devenir, la lune d'un ventre devenue la toile de la nuit, de la grande nuit, de l'œil poché de la nuit qui dégouline sur la bouche, qui porte à la bouche ce tin de miroir tournant, accrochant aux lèvres l'onguent poétique, la fuite croissante des corps, l'adieu sans fin et sans rémission qui va m'étreignant à mesure que la vie me revient.

Et tandis que tout cette eau s'agite, le temps entier passe sur moi, moi formé comme une pousse de métal dans un couloir d'électrochocs, avec cette violence inouïe de formes, de lumières, de sons, fermement enchevêtrés, noués avec une rigueur implacable, avec ce vrombissement ténébreux — passé par la matrice du monde — je comprends tout avant de tout oublier.

Et ma chambre me vit venir au monde.

#### 4

Je la voulais fraîche et silencieuse, dépecée et cependant pleine de ce sentiment fameux, ce sentiment retrouvé en moi comme une antique malédiction, et chaque fois que mon être absorbé par un soleil couchant se trouvait transporté vers des régions souterraines, demandant à être pétris avec une attention redoublée par les profondeurs du rêve. Mais cette chambre m'avait saisi maintes fois de ses métamorphoses, et lorsque j'y entrais elle n'était jamais mienne, seulement empruntée, comme la vie qui s'écoulait d'ici vers le dehors devait chaque fois découvrir à nouveau les positions de cette armée de miasmes qui pullulent aux

frontières, comme les barbares sur les limites de tout empire prétendant à la stabilité.

Je la voulais brodée d'abîmes et de silence, avec le feu au centre et la ville au loin dans un hululement bleu, plus fraîche qu'une perce-neige et plus rayonnante, le feu qui transpire sur la peau en promesses évanouies, éclatées en corolles, gravitant comme de fiévreuses ballerines sous les coups de fusils de mes rêves. Tant de soleils couchants, de prismes turgescents, de rêves éveillés, d'interventions de l'impensable surgissement des choses, et me rappelant toujours ce goût de la malédiction, d'une prison ou d'un poids, peut-être une seule lettre, dont je brûlais de connaître le son, la libération par le verbe qui ouvre à l'ineffable ; tant de soleils drapés par l'horizon d'une fenêtre, empruntés à la glaise oblique de la création, où je me retrouvais comme une petite chose scintillante et bleue à dégringoler d'arches en poutres en portiques à travers le ciel, sur des nuages déployant cette immensité de l'espace, en tous cas desquels j'ai roulé et chuté en me concentrant vers la terre, revenant toujours à ce même point où le destin se fait cercle, murmurant une offrande faite à ce qui est déjà ce que je trouverais : oui, terre, je t'appartiens !

Je la voulais ainsi, et cependant chaque fois que j'y entrais elle me venait changée, par l'oubli d'un signe, d'une voix, d'une virgule au-dessous de mon regard qui, un instant dépris de lui-même, circulait alors sans concert et sans retrouver les clés de sa trame luxuriante, précisément emprunté ; à l'image de ce mouvement de lune qui m'a fait tour à tour refuser ce que j'avais si ardemment désiré. Ah je la cherchais cette lune ! c'était elle encore que je voulais et nulle autre ! et maintenant, mais pour l'émasculer, pour la déchiqueter, pour écraser ses berges tremblantes contre mes lèvres, et tout dans les marées du désir ne me parlait que de faire tomber sa tête blanche dans les profondeurs marines — vitupérant ses rayons, pris moi-même dans cette cascade d'échos et de rayons, l'oreille ourlée par le tambour de dominos qui tombent avec bruit. J'entrais peu à peu dans un chaos de diffractions, des rochers gravitaient contre les vitres, des orages magnétiques renversaient l'armature de mon corps, me défloraient dans ce massif écartèlement de tout dans la pensée.

C'est alors que je vis, que je touchais l'eau qui montait de partout, dans ma chambre, montait comme une nappe sombre, une crue de quantités négligeables recouvrant les pieds du monde. Noire et rouge, avec cette acidité des mots lorsque la bouche n'est pas juste, lorsque la langue est clouée à son propre intérêt, à l'intérêt de sa nourriture, et l'argile de ces pieds se dissolvant dans l'onde, l'édifice humain menaçant de s'effondrer sous cette nouvelle initiation des marées.

Une eau froide, tantôt brûlante, suivant d'où se porte le regard, monte ou se retire, et se retirant plus glacée que la faiblesse mâchant les dons de ces forces les plus libres, qui tour à tour nous orientent et nous éliminent. C'est dans une pareille eau que je fus enfanté, vierge, et putain du fer fragile pourtant, avec sur mon front le signe igné des révoltes. C'est sur une terre d'où la vie se retire que je fus enfoncé, et sous mes pas le désert, le désert où tout se fait présage, où tout se fait signe, frappait au creux serré de mon ventre sa lente et terrible objurgation.

## 5

Oh dites-moi la terre que je désire !  
dites-moi la terre de mon désir le plus profond... !  
car de tous côtés mon regard se brise,  
et la douleur des déracinés hante mon cœur.

Ne suis-je pas une telle terre, un lieu pareil à l'humus, accueillant de divins rayons ? Ne suis-je pas une telle terre, où des épis apprennent à se dresser dans le ciel, à se courber sous le vent, écrasés soudain sous le pied de rayons danseurs ? J'ai planté de nombreuses questions dans cette terre maudite, mais aucune n'a trouvé cet épanchement du sein fameux, aucune, bousculant les surfaces

organisées, n'a poussé d'épis sur le ciel couvert, et je gravite dans un abîme de questions ! Quelle est la vie la plus vraie ? Quel est l'éclair de vérité le plus profond ? Comme cela encore dépasse notre bouche sentencieuse !

Ainsi le ciel déchire la réponse de son épouse.

Oh dites-moi la terre que je désire  
dites-moi la terre de mon désir le plus profond !

Car tout coule sur moi désormais, la sorcière m'enlace comme la flamme noire, la flamme de cris et de questions lécherait mon corps qui la figure, et par mille phasmes moqueurs son haleine me brûle. Ainsi que de petites mains chercheraient à défaire le nœud, la boucle du temps qui se resserre, ainsi mon cœur défait le sortilège de son berceau. Mais ce sortilège est un abîme de questions : quel est le vertige le plus simple ? quel est mon désir le plus profond ? Choisir.

Choisir : l'entendez-vous ?

Ce déchirement de l'épouse, le marteau qui s'abat !

Cependant mes petites oreilles ont entendu l'écho d'une voix bienheureuse, la voix d'une source dont chacun des mots était une eau fraîche, pétillant vers moi comme la verdure d'un matin printanier :

« Écoute-nous, larmes d'un dieu rieur  
car nous sommes venues ouvrir tes yeux  
à l'éclair de vérité le plus profond.  
Mais comment nous recevras-tu ?  
La vie et la vérité te sont données  
mais peux-tu recevoir tant d'intensités ?  
deviens d'abord coupe ! deviens sourire deviens coupe !  
montre-nous la charrue qui n'a pas peur d'ouvrir les veines de la terre  
montre-nous des larmes franches, pas des larmes amères  
car comment ce qui veut se cacher pourrait-il recevoir le grand caché ?  
comment l'épée craignant de trancher pourra-t-elle jamais rien séparer ?  
Métal entre les mains d'un dieu forgeron  
qui te conduit sur l'enclume au rythme joyeux du marteau  
deviens sourire ! deviens coupe !  
*La vie s'offre de t'apprendre à vivre.»*

## 6

New York, *printemps 2003*

J'observais des crachats lumineux dans le ciel berceau de la destruction. La lumière sur mon visage, et la lumière dans le ciel de plâtre, le ciel muré, le mur informe dans les yeux des passants, fleuve rapide. Les gratte-ciel se reflétant les uns les autres, mais flottant et sans attache, glissant les uns contre les autres, comme un immense château de cartes aux triangles congestionnés, des cartes dont le monde peinait à lire les symboles — car ils étaient recouverts d'une suie brillante, presque effacés, isolés comme un regard est isolé par l'incompréhension, effacés comme seule la beauté sait l'être, sait se faire oublier.

La lumière jouait entre les gratte-ciel, ouvrait l'espace comme le couchant ouvre la mer rouge des nuages, unissant soudain deux voies, donnant à la terre d'ouvrir ses bras bleus en une spirale de lueurs, de crépuscules, ce roulement doux de la lumière contre les formes, et les formes détarrant leur visage le plus gracieux, les formes couchées dans ces rayons, et la lumière du dedans qui ouvre la forme, qui laisse à ce double mouvement d'éclorre et de rouler en une haute écume d'harmoniques flamboyantes.

Mais il y avait aussi cette turbine glaciale, cette frénésie de moteurs, cette agitation d'ampleurs tournantes, et lorsque le vent se leva, un vent de rafales

continues qui accélérât encore le rythme des paupières, les clignotements de la conscience moderne, je ne fus pas étonné de voir les foules presser le mouvement. Mes mains pleuraient d'une soif de saisir que je ne leur avais jamais connue, cherchaient à s'accrocher à n'importe quoi pour n'être pas emportées. Partout où mes pas faisaient grincer le bitume, des portes s'ouvraient, un infini se dérobait sous mes pieds. Des accélérations cornaient le rebord de mes yeux.

La lumière tournait avec le vent, emportant les passants dans des estafilades bruyantes. Des voix entêtées, comme le fait de souvenirs, de passés qui veulent revenir, qui ont cette obscure volonté d'engloutir l'instant dans un poinçonnement d'injonctions, mais ces esprits humides emportés par des tourbillons de notes, l'impardonnable douceur qui délie l'ancre des cous fragiles — et dans ces notes un fil qui se tend. Tendue, et claquant dans l'air humide, l'humide et présent sursaut du temps. Un fil de rigueur, rougeoyant comme un métal sur lequel on a déjà commencé de frapper, une rigueur qui est direction avant d'être poussée, qui s'unit à l'inconnu poursuivi comme la terre soutient la marche, elle-même l'inconnu à chaque seconde présentée. Et un second fil, un fil de grâce et de bonté, une trame qui se tisse, un tamis phosphoreux moulinant à coups de cornes, et le rectangle blanc entre ces cornes qui se remplit d'air, la musique de l'avenir que l'oreille cherche de tous côtés, et le corps entier empli d'oreilles ainsi extasiées dans ce long roulement où, écumeux et fil tendu à travers cette écume, le cœur baigne dans ce pressentiment ténébreux des origines.

Mais ce cœur vital, cette double pulsation instantanée, comment se maintenir en elle ? Comment, de cette vie timide, faire tonner chaque acte avant que la foudre ne s'abatte, avant que les brisants n'aient atteint la conque, qu'au centre de l'eau un souffle soit venu remplir notre corps musical ? Marcher, oser la marche solitaire, l'éloignement du monde, marcher dans le sommeil des jours, le long des rangées de scalpes, des ventres ouverts de femmes où l'oubli fait signe à l'instinct de se ranger, d'entrer dans la chaîne ténébreuse des stores qui se ferment, le glacis péremptoire usinant des spectres à la chaîne, faisant pourrir l'instinct sur le ventre de femmes ouvertes au couteau — mais marcher dans l'assassinat de ses propres paupières, dans le surplomb du monde, surmontant pas après pas le vertige, le cauchemar où la masse frétille dans le cynisme huileux et sucré du désespoir, comme de notes sirupeuses, comme un sirop de vengeance dans le gosier scintillant du sommeil — marcher face aux ténèbres, marcher dans les ténèbres en se faisant face, en se voyant à côté de soi, étranger à l'intérieur de soi, avec la mélodie corrosive des bourrasques entre les cuisses des immeubles, avec le vent qui crache le ciel par toutes ces veines, par les artères bouchées, qui fait bouillir le sang des êtres dans cette immobilité de carpe à la surface des eaux, jusqu'à entendre dans toutes choses l'ébullition du silence.

Le fil tendu et claquant dans l'air humide.

C'est la langue d'un fouet, un fouet vert où l'un devient deux dans cet effort presque inhumain d'altération, de mouvement, parce que les ténèbres s'ouvrent soudain et que la neige pleut sur les yeux un plérôme illuminateur, frais, oui comme l'air vif du matin, limpide et cohérent, suspend les lèvres aux crochets du ciel. Et alors mille de ces crochets, de ces cordes tirées d'en haut agitant des cloches de bronze, le sonnet cristallin de voiles tendues, de voiles claquant dans la blancheur au-dessus des ruelles grises, claquant aussi les haubans des mâts supérieurs, les nuées d'écume dans le ciel battant ; et l'empreinte insaisissable que la neige laisse d'elle-même sur le bitume continue de résonner longtemps après l'impact, nourriture pour l'oreille. Bourrasques d'équilibres, accouchées entre l'opaque et le transparent, mer célestine, mère des révélations, lande abrupte des visions, manne translucide et nourricière coagulée en de plus captieux messages, en rosaces de rêves projetés sur cet écran intermédiaire, quand la pensée freinée jusqu'à l'arrêt, jusqu'à la sortie dans le bronze sensible, libère ce flux d'images : un vaisseau, immense et blanc, un navire de neige et de silence surplombe les rues agitées par les langues vertes du fouet, arrachées à l'indolence par ce fouet

transmutateur, et l'étrave qui laboure le bitume, la coque infrangible jouant de ses reflets de nacre contre les carrosseries et les vitres sans fin.

La neige dansait au-dessus du trou béant, pénétrait le gouffre de sa proue de diamant, pureté cruelle, pénétrante et silencieuse, cette neige qui taillade les échappatoires, qui met en lumière tout le mensonge et la tyrannie du mensonge lorsqu'il se dit vérité, lorsque de son vrai mensonge il fait une moralité pour tous, brisant les formes noircies, les vitrines spectrales... Et à la proue d'un tel navire, à la proue : la déesse, la déesse dans son nimbe doré d'écume, le ciel armé dénouant, tranchant le nœud gordien, la toile grossière, la toile des opacités captatrices, qui abritée dans une pénombre de bandelettes assez lâches pour qu'on la croie malléable endort les êtres, s'épaississant d'heure en heure, pressant les êtres les uns contre les autres, sans le savoir pressant les êtres à sortir de sa forme noire, se boursoufflant des visages qu'entre-temps elle dissipe, s'appêtant toujours davantage à mourir ; la matrice ancienne — s'adaptant à tout ce qui se réalise de neuf, dévorant ses propres enfants, les divisant, les compartimentant, les assommant à coup d'impératifs surdéfinis, se tissant d'une manière différente à chaque seconde, mais se tissant dans le temps désertique, de son rythme binaire, érection, démantèlement des limites, provoquant la montée des eaux, la noyade par le bas, marée d'émotions et de désirs à l'ampleur canalisée par la volonté calculatrice de quelques pions capiteux, dressant cet obscène planification de la perte, de l'épuisement par exaspération, de l'esclavagisme de masse, immondice complotante qui empêche la terre de respirer — tout cela la déesse d'argent le brise, l'amour armé le libère !

Des ouvertures se faisaient jour dans mes yeux. Des ouvertures sur l'inconnu, sur le mystère ; le monde pulsait vers le dehors avec une ferveur jamais vue. Vénus à la proue les bras repliés sur ses seins, ses mains sur ses épaules, la poitrine baignée de larmes. Elle allait bouleversant dans mes yeux la structure connue, coupant les fils qui aussitôt essayaient de se tendre à nouveau, et y seraient parvenu si elle ne commençait à être vivante en moi, à livrer dans mon corps sa bataille.

Alors, délesté, libéré déjà d'un poids, du gouffre que je sentais sous les pieds du monde, et par-dessus lequel mon regard apprenait à bondir, ce fut alors que je la vis, ma sorcière dormante. Je la vis en acte, dans un rêve matériel. Je la vis m'apparaître dans le corps d'une très noble fille de la terre.

Elle n'était pas présente à mon côté, et pourtant je la sentis avec une acuité qui m'étreignit jusqu'au plus profond de mon être.

Presque une peau, presque un visage contre le mien, une peau sourdre dans mes pores à la façon d'une source et d'un puit.

Elle me dit : je suis dans tous les châteaux où tu as peur de pénétrer.

Elle me dit : LÈVE-TOI ET MARCHE.

## 7

Que des regards brûlent toutes ces pages.

Écouter, chanter, chercher et devenir.

Chercher à exprimer l'inexprimable, et conscient à chaque heure de l'impossibilité d'une telle expression, laisser venir sur soi l'aile que l'inexprimable porte sur nous. Appeler. Appeler.

Nous voulons agir par des appels lancés à travers l'immensité comme des coupes récoltant cette sève secrète, caressant l'écorce en appuyant contre l'arbre l'oreille, à l'écoute des plus sourds battements de la vie. Reprenant sans fin l'inaccessible hommage, mariant au quotidien une poétique de vertiges. Car c'est dans le quotidien que la pensée s'unit à l'acte, dans le présent des mondes que la vie se chante et, par là, se transcende.

S'inscrire dans un tel chant, de devenir en devenirs, sans connaître quelle en sera la fin, sans connaître les méandres du chemin, seulement guidé par une sensibilité accrue, qui ressent les événements visibles et invisibles déjà contenu

dans l'instant présent, qu'il s'agit pourtant d'actualiser, dans la tension immanente à toute sensibilité dont la présence, précisément, exclu toute prétention, toute tension antérieure à l'acte, lui étant bien plutôt postérieur, tension d'où la sensibilité fait retour dans le temps jusqu'à la surface.

La sensibilité dans sa conscience aiguë de la mort que le corps porte en lui, inspirant par-delà le corps les images d'un monde à mi-chemin du temps et de l'éternité, inspirant au travers des voiles de sa propre nuit, comme le guerrier qui s'offre dans la bataille à la nuit silencieuse qui le regarde, virevoltant comme le sabot, ce martèlement de l'oubli, se voit lui-même étrangement intime dans les yeux de son ennemi, lui-même le chant jamais commencé dans ce regard qui s'ouvre.

Une connaissance, peut-être, s'instruira de cette mesure combative, comme l'habitude contraire d'un qui marcherait à pas feutré en laissant le sable recouvrir ses pas, contraire et marquant le temps d'empreintes profondes, et plus profondes que le temps, la sensibilité de l'enclume dans un rayon de nuit, ce qui est finalement tout le contraire d'une habitude. Apprendre à connaître les murs de sa chambre, dans son rapport au monde, dans le rapport où le monde ouvre ses yeux sur une chambre dont on apprend à connaître les fondations, les murs de soutiens, la charpente, s'approchant peu à peu de la pierre d'angle de son propre édifice ; et détruire le superflu, raboter les recoins où le souffle se coupe, casser, ouvrir, pour que la lumière entre et que le feu au centre de la chambre lui réponde, ces regards de combattants qui l'un dans l'autre se fondent.

Mais si le regard s'ouvre, le visage, les masques d'un seul visage sont réduit à leur forme, n'expriment plus rien que le vide terrible parce que saisissant de la forme, comme des oiseaux à l'envol reflété par une fenêtre disparaissent quand la fenêtre s'ouvre. Là encore, ce n'est pas tant l'expression que sa représentation qui est réduite, son surplus piqué au vif, le factuel calciné par la profondeur, et où ce qui reste dans l'alignement du regard, dans cette succession rapide qui crible l'œil définissant, cesse d'être ce tranchant subjectif, la lame double du pour et du contre brisée par le propre corps ouvert de la vie traversée, traversante, où ce qui se présente est un avec le chant qui l'exprime.

Se connaître soi-même pour créer, passant sans cesse d'une rive à l'autre et dansant au-dessus des eaux... Et la connaissance comme la création semble-t-il n'ont jamais demandé qu'une chose : du courage, de l'amour vif.

## 8

### *Lausanne, temps indéfini*

Une grande foule s'était rassemblée autour de la chambre où j'avais encore l'usage d'habiter. Une foule bigarrée et brillante, obsédée par son idée d'être marginale, quand elle marchait dans les roulis graissés du troupeau, parmi des rires entendus, emplis d'une complicité fautive d'où pas une seule goutte de mystère ne parvenait à perler. Comme d'une terre craquelée par la sécheresse, des clans, des clivages se formaient, chacun bien décidé à être du bon côté, à avoir le droit pour soi, à avoir l'amour pour soi, et passant sans cesse d'un côté à l'autre en emportant le bon avec eux, tirant à eux la couverture, appuyant d'un côté de la balance de tous leurs poids inconscient et faisant par là monter l'autre côté qui infailliblement devrait retomber.

Étendu sur mon lit, l'oreille détendue malgré tout le bien et le mal qui s'établissaient en camps, en petits feux qui s'oubliaient eux-mêmes en considérant avec aise combien ils étaient nombreux de la même petite taille, j'entendis un roulement vaste contre mes murs. Ma pensée aussitôt déterra sa hache et lança ses conjectures frivoles à travers mon crâne. Je la fis taire, levai d'un bond mon corps d'âme. J'ouvris la fenêtre ; toujours rien. Oui ce grondement est à l'intérieur, me dis-je, pourtant il n'y a pas de son, tout le bruit est dehors. Je me sentais comme



fleuves d'énergie. Ô et l'ivresse, l'ivresse ! La clarté soudaine des regards, les glaciers entrebaïllés dans la spire caressante d'une rose, des nuages symboliques, défenestrés par la vie.

Je voulais embrasser ses chevilles, me pendre à ses jambes taraudé de larmes comme des primevères et l'écume d'une faille comme au passage d'un bateau. Elle m'apparut si vive, si présente... mais je m'étais fourvoyé en un lieu d'où je ne pouvais me laisser atteindre par sa présence, j'étais dans l'impossibilité d'entrer avec elle dans le non-espace des appels. Entre nous, fait de distance, de vastitude communicante, dans un accès terrifiant à l'autre, soudain et désespéré, soudain, désespérant de ne pouvoir nous atteindre, au milieu des ruines post-moderne et d'une parole dont lesdites ruines prétendaient nous dégoûter, quand la parole est un don, quand ce désespoir là lui-même est un don.

En fait de ruines, je pense à une scène encaissée, à des murs crépitants et gris, glissant par endroit sur des reflets de nacre, qui ne chatoient qu'à l'approche d'un des deux corps éclairés au projecteur. Elle, impérieuse et douce, moi renaissant de mes cendres, au milieu de l'eau régulièrement jetée dans des états lacunaires.

- Allons, dit-elle sans trop y penser, c'est un rêve, je ne peux pas être ici.
- Je vous ai rêvée (elle tourne vers moi ses yeux, je suis vu, un balayeur passe qui balaye l'eau)... ou est-ce vous ?
- Dans ces rues il n'y a personne.
- Je ne comprends pas... est-ce parce que...
- J'aimerais les déchirer. Regardez : je les déchire... ils ne s'en rendent même pas compte. C'est là ma tristesse. Je les brûle dans la salive de mes dents, dans mon ventre. Mon ventre est ce bûcher où je suis liée avec tous et tous ceux qui doivent disparaître.
- ... les projections se retirent du monde ?

Silence. Silence de plusieurs jours.

- Vous me regardez. C'est étrange... (elle baisse la tête, puis déplace rapidement ses yeux, elle fixe les directions jusqu'à les annuler mutuellement) Vous regardez ma... surface (ses yeux brillent), oui ! Je devine vos pensées, vous vous dites que je suis le reflet de votre âme ; peut-être êtes-vous le reflet de la mienne ? (elle se détourne puis retourne sa tête, comme un fouet, mais doux, oui doux comme j'imagine l'espace creusé de ses reins) l'espérez-vous ?

Je dessine un huit avec mes yeux.

- J'ai moi aussi pris cette résolution... Pourquoi en effet vous associer à de tels sentiments élevés qui n'ont pas encore été purifiés ? Il y a trop d'eau ici. D'où vient-elle d'ailleurs, cette eau ? Il devrait y avoir des poissons là-dessous... et effectivement il y en a ! Regardez : chacun regarde de son côté. Ils se jugent les uns les autres et meurent étouffés par leurs écailles. Ah... mon corps me fait mal... croyez-vous que je puisse sans risque m'asseoir dans cette eau ?
- Ne faites pas corps contre leurs raisons, laissez-vous traverser par ces poissons.

Déjà elle s'étend, parle à nouveau. Je ne sais pas pourquoi elle parle. Certaines fois elle ne dit rien, elle parle pour le plaisir, ou même pas cela peut-être. Comme une petite fille qui n'a pas encore besoin d'entretenir son rêve. Je la regarde, et sans que mes yeux la voient, je veux dire ceux dont elle est la gardienne, une gardienne de trésor qu'elle méconnaît aussi naturellement qu'elle ignore maintenant sa présence, pourtant fraîche dans ce désert et ombrageuse, enveloppe de pure douceur qui n'arrête pas les rayons du soleil brûlant de l'esprit. Elle me dit qu'elle m'est attachée.

- Moi je ne crois pas que les femmes soient meilleures que les hommes... nous sommes différents, voilà tout, cela nous fait peur, et le regard des autres souvent nous empêche d'affirmer notre différence, de nous creuser en nous-mêmes. Je sais qu'il me faut apprendre à me défaire de l'opinion des autres sur moi, ainsi que de ma propre opinion sur moi-même... Mais je

ne veux plus être humiliée, je ne veux plus être refusée parce que je représente l'être de boue que l'homme en lui-même a toujours refusé. J'aimerais qu'il puisse m'emmener. Oui ! comme j'aimerais !... que nous puissions nous tendre l'un à l'autre la main, et le fil que je tiens pour qu'il se retrouve ne servirait plus qu'à s'attendre sous un ciel sans nuage, sous un ciel qui ne nous brûle plus mais nous soit favorable... !

J'entendais sa voix dilatée à travers la diffraction sonore de l'eau où elle était enfouie.

- Croyez-vous que j'aie le rôle de la femme ? ajouta-t-elle.
- Si c'était le cas vous seriez en train de vous noyer.
- Qui vous dit que je ne suis pas en train de me noyer ? La vie m'a menée en de dures épreuves, ma souffrance est âpre, un seul regard au fond de moi-même parfois suffit, me terrasse.
- Je veux essayer de ne pas vous donner de rôle.
- Et je pourrais choisir...

Ses yeux étaient grands ouverts, et secrètement, comme de ce jaune délavé des vieilles photographies, une porte mouvante et déphasée semblait y chercher son abouchement, une porte qui brassait l'eau en immobilisant son corps, jusqu'à ce que ce dernier fut pareil à la pierre. Je sentis le courant de ma vie me tirer à elle, et me tirer vers un autre lieu d'où je ne la voyais plus. Je m'accroupis dans l'eau, contre la terre pour essayer de résister à ce qui voulait m'emporter. De grosses gouttes d'eau se mirent à tomber du ciel, silencieuses s'enfonçaient dans le sol.

- C'est parce que vous êtes là que je ne me noie pas. (elle parlait comme si elle n'avait rien senti du courant qui cherchait à m'enlever loin du sillage de ses yeux) Seule, ce que je porte est invisible.(elle tourne son visage vers le mien) Vous vous faites oblique, vous descendez vers moi... il y a beaucoup d'espace en vous, peut-être... mais l'instant d'après de grandes choses sont là, des pensées qui m'effrayent et qui me chassent de vous... peut-être...
- Je veux essayer.
- Cela suffira-t-il ? Je sais : vous devez partir. Je vous reverrai... Cela je le sais aussi.

Je m'étendis à ses côtés ; étendu, ce fut elle qui, en balancier, se dressa en angle court, croisement coupant et sensuel sur la jetée de mon corps. Elle vint sur moi. Elle était sur moi dans toutes ses courbes, avec sa peau veloutée, ses joues rouges, sa puissance glanée dans un paradis de destruction, comme une corde tendue sur l'arc de mon corps, et cette sculpture d'une vieille femme qui frémit, qui brûle, qui me pénètre avec cet étranglement d'aurore sur l'eau de notre lumière mélangée.

La couronne d'un fou glissa de ses seins : elle se dépose sur le limon de mon ventre, brille là comme une auréole, comme un oignon de feu, avec l'air qui embrasse ses écailles rassemblées en astre.

Puis déjà elle s'est levée.

Je l'ai vu au-dessus de moi, nue, droite, trissement minéral dans le ciel de glaise. Les gouttes d'eau s'écrasaient sur sa peau dorée. Un tonnerre détaché habitait les mouvements de son corps d'une virilité telle que peu d'hommes en portent, et effeuillant son propre regard, une respiration soulevait ses côtes qui disait assez qu'elle attendait d'être femme.

Nue, elle se retourna, marcha. Les rideaux de pluie s'écartèrent à peine. Et le corps secoué jusqu'à l'abstraction soudain — —

Elle avait disparu dans l'orage.

Simplement présent, sans pensée, je demeurais, longtemps...

Planté dans la terre jusqu'au buste, le regard levé vers les aspérités grosses de larmes ; avec sur les yeux l'interdit d'une étoile réceptacle, la jarre fermée où reste l'attente, peut-être l'espoir.

Alors seulement quelque chose s'éveilla, comme si Eros s'activait soudain aux soufflets de la forge, comme si une porte, quelque part dans l'isolement des montagnes, s'était ouverte. Et marchant, doucement mené par cette force qui tout à

l'heure voulait m'arracher, écoutant le tonnerre rouler au loin, sur ma peau qui pétillait d'une chaleur fluctuante, je me sentis à la fois libéré et étreints par la nuit qui m'entourait, respiré par elle, porté par elle dans chacun de mes mouvements ; plongé dans ce qui n'était plus ni son ni silence, où le silence était dans les sons et les sons abrités dans le silence, m'enroulant davantage tandis que je parcourais les rues vides maintenant, regagnais ma chambre elle aussi calme et silencieuse.

La nuit grignotait mes pensées ; les images eurent bientôt complètement disparues. Il n'y eut plus que cette chaise sur laquelle je m'étais assis, une chaise de métal avec un dossier en échelle, il n'y eut plus que les étoiles sans nombre sur la ville éteinte, l'exhaustivité assoupie. Mais mes yeux cognaient aux parois, quelque chose en moi se débattait, cherchait une issue, ... et soudain... soit que je le fis apparaître, soit qu'une autre volonté le fit venir à l'être, un frisson ondoyant se glissa vers moi, un serpent, plus sombre que la nuit et d'une netteté effrayante pourtant, glissa sur le sol en formant de larges anneaux autour de la chaise qui en est le centre.

Je vois mon corps dériver sur ces anneaux.

Ce même mouvement de circonvolutions qui me charrie contre un flanc de pierre effrité, un ventre de femme autour duquel je tourne, à la façon d'une poussière prise dans un tourbillon d'eau. Les anneaux se resserrent jusqu'à ce qu'une graine se soit formée, résorbée de ce craquement houleux, le serpent qui brille maintenant d'un feu des profondeurs — et la graine qui tombe très loin sous terre. J'entends de maternelles écharpes allumer la naissance des racines. La conscience du corps qui se grandit, qui pousse horizontalement à travers les anneaux, et les racines qui se rejoignent en bulbe, la coupole des branches où frappe le soleil, frappe d'un regard qui se communique en se renversant comme un sablier, et les racines remontent et les branches descendent vers le point central de la surface manifeste à l'œil. La spirale collée au ventre, le carré des forces qui s'illumine, comme le diamant maintenant résonne dans les ténèbres du mélange.

Mais alors c'est un bruit de forge, l'enclume et l'archée des alchimistes, et la chaise devient noire et brûlante comme de la glace. La chair verte amorce sa photosynthèse ; des radicules rigolent dans l'air autour d'elle, provoquant des spasmes dans l'aura océanique de la plante. Et dans ce rire, dans ce noircissement des formes, de toutes les formes, les anneaux se déroulent en fouet et dans mon regard s'éteint la dernière lueur qui me faisait voir.

## 9

Des lèvres pleines, et comme si elles avaient été longtemps abouchées à un creux d'écorce, décharnées et douces de sèves. Une chevelure de jaillissements et de ténèbres. Le regard ferme dans des yeux de femmes qui se bousculent sur les cils, promesse de mort pour celui qui descend, mais le regard du poète pour l'heure traversant ces chairs de l'oubli. Et soudain rieur, alors mutin sous le front doré de vagues, tel un faune sous cette marque qui sépare la puissance de la puissance.

J'ai vu un tel être marcher sur la lande haute, là où le vert des prairies se couche sur les cieux écarlates et noirs comme une cerise trop mûre. Des vagues argentées, la courbure de l'herbe saillante dans sa couleur, comme de jeunes blés autour desquels mille petites perles de rosées glissent, s'accrochent, s'enroulent en respirations, en rapports mêlés enlaçant les troncs de malachite clairvoyante, où les pieds de joyeux messagers passent comme sur du lait.

Et cet être que je vis à son tour vit un homme marcher sur la lande, un homme à la marche longue en train de mâcher une poire noire. Il marchait et soudain il vit au loin les dents d'un cercle, et dans sa vision ce cercle d'une terre avait l'image d'un trou noir dont il comprit aussitôt l'allusion.

Il a vu cet homme à qui l'on était en train de tout retirer, et j'ai vu qu'il voyait, il se voyait être vu ! C'était une croix au-dessus du cercle, une croix dont le quatrième terme restait impensable tant il s'était engoncé dans le cercle, tant le

cercle était en train de le sucer. Et comme un vieil homme qui marche sur trois pieds, mais pour qui il ne reste bientôt plus que la canne, et pas de pieds, cette croix flottait dans l'air oublieuse de sa réalité.

Et alors, ô vision mémorable ! je vis la croix descendre dans le cercle, descendre de ce point où on l'avait clouée, et le centre de la croix, le centre de gravité de la vie, vint éclairer le centre du cercle de son amour, et de leur union s'ouvrit une dimension nouvelle qui prit la forme d'un fou à quatre pattes.

## 10

La nuit, tombée depuis longtemps, et les signaux du jour évanouis dans le rêve de chacun, corps intérieur dans les affleurements de l'aube. Chacun hantait maintenant le parcours qui conduit jusqu'à la voûte du ciel matinal, tirillés de désirs contraires, et comme si tous pressentaient dans leur inconscience un trésor caché, quelque part, oui quelque part où il puisse être saisi, des ruades sévères éclataient et des rixes se résolvaient dans l'indétermination de la nuit.

Mes cuisses étaient presque entièrement englouties.

Sur les murs de la chambre miroitaient les lueurs de ce liquide grumeleux, projetant des ombres, des ombres volontaires, de cette petite volonté qui cherche en tout à se voiler à elle-même dans le jugement. Des déchirures de noir et de violet sur le gris des parois, desquelles la norme eut sans doute souhaité que je prenne peur... mais de la douleur, de ma plénitude en elle, une force nouvelle était née.

Un vent se leva, piquant, vif. Des feuilles de papier éparpillées sur l'eau plusieurs se levèrent et roulèrent à travers la pièce dans une danse humide de photophores.

La rue pâle par la fenêtre grossissait de chants imbéciles, de cris et de paroles pressées, trop humaines. Je posais une main sur mon cœur. J'écoutais avec ma main battre ce cœur. Comme flottant, juste dessus ou dessous la surface des flots. Attente. Flanc gauche, flanc droit, clavicule gauche poumon droit, flanc gauche — tel un souffle qui déjà enlaçait mon cœur de nuit, structure de transition ébauchée sur l'horizon de l'aube la plus longue, le cœur assouplis dans l'ombre de ce branchage croisé. Ce que j'attendais ? Ah ! c'est précisément là que se trouve la réponse, mais soit que j'attendais encore que quelque chose se résolve, soit que mes os ne craquassent pas encore assez, je ne parvenais pas à la comprendre. Car — attendre — n'est-ce pas ? Du moins essayais-je.

Je m'appliquais à décortiquer l'oignon igné au moment vif de sa germination.

Et je marchais, marchais toujours, à reculons sur les murs de ma chambre, comme si un espace translucide s'ouvrait déjà, un espace vert pour un messenger tout imbibé de chlorophylle. Des visions éveillaient ou obscurcissaient mes pas, plaques de méandres invincibles hurlant sur ma peau ; un soleil taciturne amorça son lever. Dans l'air, cette imminence joyeuse, quand des flocons de neige vont bientôt se former dans le ciel, comme le souvenir d'une origine, pluie d'illumination cristallisée. Elle se dépose sur ma tête et mes épaules, vivifiante, pétulante et rapide sur les ombres qui se rétractent, ce don immense de la cohérence, de la force droite. J'éprouvais tant de peine à la remercier, réaliser en moi la fluidité de qui se sait passer, à l'accueillir. Et pourtant j'étais nourri par elle, d'un élan immédiat, écho de la sagesse aux yeux tranquilles dont le souffle est l'ange de feu de la vie vivante, la réverbération faite conscience derrière ceux de l'homme alourdis de fatigue, jusqu'à ce qu'une force plus subtile le jette à son tour dans le cœur des batailles. Dans le cœur, je veux dire dans les coups, et non dans la cause de ces coups qu'il sait revenir à lui comme la faucille brûlant les airs lui tranchera la main s'il n'est pas prêt à la saisir comme sienne.

Par intermittence, cette jeune femme qui m'apparaît, les genoux plantés en terre, le torse déjeté la tête renversée, pousse une plainte telle qu'une colombe s'envole d'entre ses seins... et je revois mille lieux sans mémoire, Venise et les glaciers, les déserts d'ocre, les êtres défenestrés et brûlants comme des feux

grégeois... Cette jeune femme qui est une sorcière antique, fille d'un grand roi, et plus lointaine qu'une vague de désir, ce que je m'obscurcis à dire, cette jeune femme qui relâche son asphyxiante pression à mesure que je trouve dans ma marche la mâle souveraineté qui peut seul guider son désir, mais qui n'est ni désir, ni jeune, ni, au fond, femme. Au centre de l'arbre dont les écorces créent l'armature imprononçable, entre les fusions d'air liquide et du temps dilaté, elle va me pénétrant un à un de ses dédales, jusqu'à cette immédiate clarté que je sais avoir déjà rencontrée et qu'à nouveau je recherche.

Mais je la poursuis autant qu'elle me projette dans le visible — je veux dire que la signification va de pair avec l'intention, et que ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre, et vivre avec elle.

Je parle d'une âme qui est la mienne, et je sais que nombreux ne savent pas bien ce que c'est, ou même s'ils en possèdent une. Non, ils n'en possèdent pas, car ce sont eux, les possédés. Et quand l'on cherche son âme, il faut d'abord se déposséder de ce que l'on est, afin de découvrir le chemin assez étroit de sa propre transmutation. Car l'âme est un destin, une trame qu'aucune rêverie ne peut atteindre, un motif d'une complexité telle que toutes les forces possibles dans une suite d'unités plus ou moins indépendantes y sont à l'œuvre, une trame dont l'unité organisatrice est un rêve, un tremplin, une ligne de force en particulier et qui retranche les cercles acentriques sonnés par l'élévation en chute libre d'un astre de pluie, cette pluie dorée qui se cristallise parmi des myriades insensées de fils, cette sororité sonore de gouttelettes qui se désertifie dans la corde que je tiens entre mes mains, cette eau sèche qui est la marque prégnante de mon âme, la corde tendue par laquelle elle m'envoie ses joyeux messagers.

Ainsi, avec sous mon pied ce fil qui n'est rouge que parce qu'il me mène au rouge, et de l'autre remontant une enfilade fulgurante de sièges jusqu'au treizième qui est interdit, je veux dire par un de ces jours où la neige pousse des sourires incroyables avec le soleil qui se lève pour compagnon, je reçus une lettre, et cette lettre m'indiqua le moment propice pour l'œuvre dans laquelle on m'avait jeté.

Nous étions environ six mois après que son porteur me fut présenté, le messager d'émeraude et de sang, dans ma salle de bain, par un étrange matin d'octobre. Quoiqu'il en soit, mon cœur se retourna, et dans un éclair doré un mandala me fut donné sur lequel était écrit :

Je sors par le Scorpion, me dépossède, monte  
comme une flèche, puis attiré par Saturne je me  
retourne et entre par le Verseau. Un cycle de  
grands mystères est accompli. Je sors par le  
Lion, remonte le temps jusqu'au Cancer. Après  
s'être longtemps haï, le couple se réconcilie.  
L'enfant futur entre par le Taureau, avec le  
Bélier il brise le Vitrail de plus petits mystères :  
tandis que le cycle se poursuit éternellement sur  
lui-même l'enfant poursuit sa transmutation, il  
est son propre contre-mouvement.

## 11

Et voilà que je te voyais marcher, toi, à travers tes rues de poète et de fou, pavées pour une grande fête que tu ne comprenais pas, et cependant ton regard brillait d'enfance et de joie à mesure que les murs, bâtis de main d'homme, s'éclairaient devant tes pas d'une lumière que tu ne leur avais jamais connue, et qui semblait te réclamer, comme le sédentaire réclame l'étranger et le pèlerin.

Chaque croisée de routes te sembla différente de ton souvenir, te frappant d'une teinte soudain plus forte, comme si le soleil dans sa course quotidienne n'était plus

passé depuis longtemps par les lieux qu'il te voyait aujourd'hui côtoyer. Jusqu'à ce que, éclairé toi aussi, tu en vins à te demander si tu connaissais cet endroit.

T'y avait-on déjà rencontré ? Tu aurais pu le demander, aborder à l'improviste n'importe qui, dans cette petite ville où le visage de chacun finit par être familier, où, cet après-midi, tu te vis les connaître tous. Tu n'en fis rien. Peut-être parce que de tous ces visages nul ne sembla vouloir te parler autrement qu'avec des yeux et qu'avec des sourires, oui comme sur cette terre de l'Inde où chacun jouait de toi ainsi que d'un instrument — cordes tendues sur le bois, vibrantes sous la pluie, la fleur douloureusement offerte de ta silencieuse complexité — et chaque sourire et chaque regard te faisait vibrer à l'unisson d'un visage plus grand.

Je te regardais ainsi, et le soleil remontait déjà les cours, quittait les bassins, quittait les dernières et étonnantes perspectives du jour, quand, et les joues fraîchies par un vent soudain, tu ris à te voir ainsi déambuler, comme entre les deux paragraphes d'un texte, sans doute inachevé.

Tu marchais dans le crépuscule, et les choses autour de toi pétillaient d'une flamme douce, douce comme les yeux de l'aimée vers qui tu marchais, laissant à une fleur de jaillir sous chacun de tes pas. Qu'y avait-il dans l'air de si étrangement familier ? Dans ta poitrine, cette chaleur vibrante, comme si ta vie toute entière se jetait sur toi, masse d'étincelles sur l'enclume des forces, te déchirant — et dans cette déchirure ne te laissait pas déchiré.

Les étoiles commencèrent d'ouvrir leurs portails dorés, et la lune bientôt s'éleva dans un cortège de photophores. Des mots te vinrent. Lesquels ? Des paroles surprises, que deux amoureux auraient pu lire dans les yeux l'un de l'autre, ou bien ce poète anglais les lut jadis, sur le front de celui qui porte la flamme : « tout ce qu'il est possible de croire est un miroir de vérité ». Oh tu t'es mis à parler ! Tu chantais presque...

Tu as cru à tout : à la branche qui s'incline à la terre qui se lève à sa rencontre, à la mer indomptable aux ruisseaux nocturnes aux vieilles rivières de cendre au chant du coq, au chant du secret, à l'amertume des crépuscules, au juste fracas des combats à la faiblesse des guerres, au mouvement de tout à l'illusion de chaque regard qui se détourne, si bien que la pensée te vint que ce qu'on disait des fées était vrai, qu'il suffisait à chacun d'y croire pour les faire exister. Mais cela n'était pas encore assez pour toi : tu voulus les montagnes et les fleuves, tu voulus que des abîmes apparaissent, et tous les dieux et tous les éclairs, et tous bientôt te regardèrent toi aussi tandis que la vie versait des flots d'or sur tes yeux. Chacune des étoiles reçut un nom de ta bouche, et tu les oublias aussitôt, toi qui voulais chaque nuit leur offrir des noms nouveaux et différents.

Et parlant tu continuais ta marche, le pas plus leste et presque dansant. Je te vis sur ce chemin bordé de haies, la petite pente, la porte et les escaliers, le couloir, marcher jusqu'à la porte de l'aimée, un sourire aux lèvres.

Tu frappas doucement —

Dans ce temps où je t'ai vu attendre devant la porte, je sentis tes yeux croître. Des mots s'achoppèrent à toi, te blessant. Personne... non, il n'y avait personne. Tu compris que croire ne pouvait suffire. Alors en toi-même tu enfantas le monde.

Et le monde ce fut toi, et le désir ce fut toi, et les montagnes et les abîmes et les arbres, mais — chose incroyable : car à mesure que tu atteignais toutes ces choses, que vers elles ton souffle montait, les contraignant — tu les laissais partir...

Tu laissas partir les nuages avec le vent avec les rougeurs du ciel et les branches noueuses les bras les serrures les rosaces du monde les cochenilles et la chute du désir et la plaine avec l'écume avec le peigne les visages et la roche les tisserandes de la mer, et tu sentis ton intérieur grandir et grandir encore, et tout ce que tu laissas t'investissait maintenant, chaque chose se retrouvant en toi, te faisant plus petit dans l'entourage de tant de miracles.

Je te vis alors pour la première fois.

Tu marchais. Encore. Et encore tu passais et laissais passer, jusqu'à ce que ces mots ne veuillent plus rien dire, et où tout alors te devint désir : de la retrouver.

Simplement éveillé.

- Excusez-moi, mais qui est le porteur de cette lettre dont vous nous parliez ?
- C'est une émanation du laboratoire du ciel.
- Qu'est-ce que le laboratoire du ciel ?
- C'est l'antichambre de mon cœur, là où je deviens lorsque je m'éveille.
- Qui en est le responsable ?
- Tout le monde, personne, peut-devenir...
- Dites-moi simplement qui est l'alchimiste principal !
- C'est Anastaz Grubelbaker.
- Et qui est ce personnage ?
- C'est le cuiseur régénérant des grumeaux, il les cuit dans mon cœur qui est son fourneau. Dans ce cœur où l'on entre par deux portes à la fois, en sautant par-delà sa naissance et sa mort, quand ce qui se trouvait d'abord aux extrémités se trouve ensuite au centre du vent.
- Ne pourriez-vous, s'il vous plaît, être plus clair ? Tout ceci est proprement insensé. Vous disiez l'avoir rencontré en prenant votre douche ?
- C'était en novembre, année 2002. Je le pris d'abord pour ce genre d'être rare, saugrenu, singulier, déplacé, je veux dire baroque, presque bizarre, inquiétant, insolite, mais aussi indéfinissable parce que voilé de sa propre rutilance, phosphoreux comme une carpe, bref, je l'apprivoisais à l'aveugle dans l'éclat perturbé d'un brouillard en étoile. Puis encore, devenu comme un point seul qui regarde l'immensité, en ville de New York, car moi aussi je le regardais : il m'apparut. J'avais croisé son chapeau, un haut-de-forme vert, large de bord, vide au centre, chez un marchand obscur qui m'affirma pourtant l'avoir déjà vendu. Mais rien de tout cela ne m'impressionnait. A Central Park, enfin, je lui reconnus l'éloquence.
- Que vous a-t-il dit ?
- Il m'a dit qu'il m'enverrait une lettre.
- Et...
- J'essayais de faire comme si de rien n'était, pensant qu'en n'y pensant pas je parviendrais à retrouver cet esprit truelle, et l'écoutant, par-dessous, à lui faire lâcher le secret de sa maçonnerie.
- Et vous n'y êtes pas parvenu, puisque son message n'était autre que lui-même, votre cœur, antichambre de votre cœur, le laboratoire du ciel, et que le cœur est le lieu par lequel vous devez entrer pour ne pas vous perdre au milieu des morts et de la mort.
- Tout à fait mon cher lecteur.
- Mais vous où êtes-vous dans tout ça ? et votre chambre ? et la porte coupante ? le vitrail éclaté du ciel ?
- Le quatrième est partout, en tout, à travers tout, la troisième s'est sédimentée en moi, la seconde rougis de ce côté-ci de mon cœur, et moi je me vitrifie. Et si j'agis de la sorte, c'est par le hasard effarouché d'une conjonction de planètes : ma cage thoracique fut éclipsée par la terre, en même temps que la lune, en date du samedi 9 novembre 2003. Le lendemain, je vis un rayon percer la surface du lac, et ce rayon, je le comprends maintenant, c'était l'épée de la dame blanche.

J'ai vu un être gravissant les montagnes de pluie, il glissait sur elles, glissait sur la lande des visions. Partout où son visage rencontrait le ciel, l'amour l'appelait là où les monolithes convergent, là où la vision rencontre l'ouïe et le changement.

Cet être que je voyais, pris dans un déluge intérieur, je le reconnus, c'était moi, je marchais loin au-dessus de moi, et un être à mes côtés me rendait plus flagrante cette identité. C'était un double de moi, un double en train de se former, réplique exacte de tout ce que j'ai été. Mais dans un corps assez opaque pour servir de nourriture, assez domestique pour être sacrifié.

Et au travers de cet être et de son double, je vis le cercle qui déjà m'était apparu, qui m'était apparu par les yeux de cet homme que j'avais vu marcher en mangeant une poire noire, ce cercle avec des dents et l'appétit d'un trou noir, et la croix en train de l'éblouir de sa fureur descendait pour en éclairer le centre intérieur. Et dans la lumière accrue, à nouveau comme à mon tour, je distinguai mieux ce qui se tramait dans ce trou, et à l'intérieur de ce cercle je vis un être.

C'était un homme couvert de plâtre, un très vieil homme recroquevillé sur lui-même, refermant sur lui-même les frontières d'ossements où il était plié en trois, ses bras fermés autour de ses jambes éteintes comme la couronne d'un roi que ses lois ont brisé. Et cet être mangeait quelque chose, une chair brillante qu'il tenait devant lui, qui gravitait au milieu de lui comme son noyau. Et cette chair qui était celle de son fils il la gobait à lui comme on gobe un œuf, il la suçait jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que le cœur.

L'intelligence choisit ce moment-là, ce moment précis, pour éclairer le centre du cercle avec la croix. Je vis alors le corps, ce corps mangé par des millénaires de ténèbres, pressé par la succion immonde du brasier écumant de la bouche du très vieil homme qui réduit le monde à la mesure de sa bouche, ce corps à l'intérieur de l'œuf et procédant du cœur qui avait été sauvé de la destruction par l'intelligence des grands cycles, je vis ce corps se reformer autour de son cœur dont le rythme éclairait par brasier et par écume la surface du vieil homme dont la résistance redoublait les assauts.

A mesure que le corps grandissait je voyais autour de lui se reformer la membrane ovée, fine encore et noire, autour de laquelle un serpent vint se lover dont l'anneau éternel encerclait le temps, mais de l'intérieur. Et je sentis dans ma propre chair ces élans d'une lumière intense, jaillissant de l'intérieur du cocon. Boule de foudre en germination, diamant de racines qui balayent de leurs arabesques flamboyants la surface tonnante du vieux roi, l'œuf, et l'être à l'intérieur de cet œuf au centre du monde, le fou arqué de ses quatre membres aux quatre points cardinaux, aux directions de son axe reliées par ses deux nombrils polaires aux pulsations de son mystère.

Comme toute énigme ce corps cachait en lui un élan d'une vitalité impensable, auquel manquait le temps pour se révéler, et c'est ce temps-là que j'ai voulu lui donner. Mais alors ma vision fut couchée dans le faisceau terrible de sa liberté, et, les poings serrés, je m'endormis dans son gouffre.

Tanjore, *automne 2003*

J'écoutais un battement sourdre de la terre. Le rythme sur mon ventre, et le rythme dans les entrailles huileuses, luxuriantes, le rythme qui pousse les échafaudages de la sagesse humaine vers le ciel, qui s'érige dans l'humidité de statues où s'embourbe le souvenir, où la mémoire de sa toute première révélation s'effondre avec les tours communicantes. Sous les nuages chargés de pluie, sous les rayons du couchant qui percent obliquement ces rideaux, la terre s'abattait vers le ciel dont les pluies harassées s'écrasaient dans un murmure incertain.

C'était à la façon d'un œil aux paupières moites que l'eau ruisselait sur les rues, charriant l'argile torrentiel, avec la terre en résistance abrupte qui, peut-être longtemps délaissée, s'était refermée à cet impact. L'œil rythmé de la terre, dans la résonance lointaine de ce navire suspendu aux crochets du ciel, la déesse à la proue s'équilibrant ici avec le forgeron du feu cardinal, arborescent tous deux, pris et maîtres de la balance des mondes, sur la terre où l'homme est mené par les clins d'œil vitreux de ses désirs, désirs de lui-même mais qui le prennent dans une imploration toujours plus pressante de possibles.

J'écoutais, caché, menteur, énigme, l'élan du marteau heurter cette terre féconde et rouge, de résistances. J'écoutais la terre rêver son rêve terrible de majesté, tel un gouffre chirurgical, flamme dans les cœurs cachés de l'avenir, son rêve qui préparait les conditions de son accomplissement sur cette terre prise dans une moiteur d'un vert sombre, saignée d'un sommeil millénaire mêlée au bleu hiératique du ciel. L'espace s'y ouvrait sur des poches, sur des grottes de peau où un mouvement circulaire reflétait les directions, vers chacune donnant du pied comme un fœtus élargissant sa membrane. La salive mêlée à la terre, au tabac, au thé, à la chair courbée de langues, au muscle cinglant des nausées, à l'odeur d'une femme comme la pluie roulant sur un champ d'épice, à l'étreinte qui s'abîme dans le silence. Je me débattais à l'aveugle à travers les scolies de mille propositions comme des sphères en éclatement, sur lesquelles la pluie déposait son rideau d'évanouissements.

Des sphères empreintes de beauté, où l'homme se trouve d'abord incapable de comprendre les dents et les creux de ces rouages complexes, ou même d'entrevoir les géniteurs de sa coercition ; des sphères belles d'une beauté douloureuse, belles de la possession d'une temporaire stabilité, comme tout ici promise à la destruction. Car l'homme ne résiste que difficilement à la fascination esthétique des espaces clos, positivement agrégés, visiblement arrimés à l'être, et il se gratifie lui-même de tels édifices... Secouement d'odeurs ces sphères ! crinières rythmées de souffles giclant dans les naseaux du grand animal qui se souvient, forcé à se souvenir, ramassé contre lui-même pour se souvenir dans la profusion du dépassement nécessaire, réitéré sous peine d'atrophie, sous peine que la limite qui abrite l'être et lui permet de vivre ne l'écrase en le limitant jusqu'à la mort, quand la naissance est un cercle qui s'élargit.

Oui toi la mort, ma seule amie, je t'écoutais dans cette eau et dans ces flux, je t'écoutais déposer tes larves dans les ventres, dans l'inondation de notre subjectivité, cocons humides. Larves devenues chenilles dans nos ventres, dans une fièvre éblouissante, grignotant les structures, les repères, les valeurs. Chenilles rouges comme le vin, d'écume comme un sexe démembré, sulfureuses, faisant de l'homme un cocon d'abîme et rouge, exigeant de nouvelles nourritures, de nouveaux organes, de nouvelles musiques. C'est le rouge d'un fil, le rouge de l'écharpe que je t'ai offerte, le rouge de Parvati aux jolis seins tendus vers ma bouche, la puissance du vin non dilué qui rend fou, la puissance du dieu mâle dans son épouse, et pourtant la vie ne se rappelle plus de rien et les cerises écrasées contre son corps de putain jaillissent comme par larmes de sa peau de pierre. Ô cendres crépusculaires, musique rouge de mes racines, sourdes à tout appel, me possédant, me réduisant entre vos lèvres de jaspé, vos caresses m'effraient. Je me souviens les sirènes et la bouche de Scylla, le ground zero de New York, l'offrande épileptique sur les autels où le sang versé consacra les murailles de notre incertitude, je me souviens les abattoirs, les guerres de bas instincts que nous avons menées, tous ces mots que nous n'avons pas dit de peur d'être jugés — ils pourrissent dans notre ventre et troublent l'eau de notre angoisse.

J'écoutais tel une méduse, prêt à pétrifier de l'oreille. Les maisons de vieilles briques, les façades délavées, toutes les odeurs abasourdies se traînaient sur le sol avec les formes et les couleurs. Et lorsque la pluie cessa, lorsque de ce houleux martèlement revint l'éclaircie, tout ce qui contre terre s'était lové se dressa, les effluves jaillirent dans les narines comme des pollens nourriciers et bleus, avec des senteurs anciennes, avec la caresse magnétique de terres intérieures et volcaniques,

mêlées aux improbables masses de l'exil, membres éparses, bras, torses, têtes, même couronnées, tout y faisait ressurgir à chaque instant les corps de divins révoltés.

Partout la terre mettait en ligne ses désastres, ces corps levés d'une terre d'ossements comme des chardons de métal dans les veines des forêts, passants dressés à travers les sphères, poussant les dernières peaux de chagrin à se retourner sur elle-même dans cette oxydation, eux-mêmes rongés avec la civilisation qui les a vu naître, ces corps d'incroyants, de révoltés, ouvrant un espace de questions et celés dans ce questionnement, drogués par la tension morale de ce questionnement, pataugeant dans les marées noires du mental, s'épuisant entre un culs-de-sac illimité et le plus improbable des hasards, amenés par la terre à émasculer ce vieil étouffoir céleste où vrombissent les réacteurs, enchaînés, cloués, mutilés, indéfiniment martyrisés dans ce néant plastifié, derniers instants d'une civilisation conservée sous vide, atmosphère protectrice elle-même menée à mal par les gaz puants de la viande qui se décompose, mais amenés à rêver l'avenir, à mettre au jour les structures de leur prochaine éclosion, à se faire signe, à se constituer puissance à tous les niveaux de toutes les hiérarchies, poussés par l'ardeur de leur désir de puissance vers son expression la plus libre, la plus viable, la plus pleinement contradictoire, à prendre conscience d'eux-mêmes comme haleine, à devenir eux-mêmes passeurs.

Braconnier, sensible, énigme, j'écoutais leur clameur monter dans l'air épais, je les voyais presque, ces corps divinisés par l'action, j'entendais leur pas enter la terre, éveilleur comme le tonnerre ! Capables de se donner à eux-mêmes des règles, travaillant dans l'atelier du monde comme un enfant qui sait se jouer des règles qu'à lui-même il se donne, lui qui a besoin de règles. Des joueurs, des êtres aux capacités différentes, se mouvant dans la souplesse de leurs capacités, le disciple devenant maître et le maître devenant disciple dans un perpétuel apprentissage de ce pas de danse à chaque seconde nouveau et différent. Mais trop pressés encore, toujours trop pressés d'en revenir au bon sens, à la morale des siècles passés sédimentée sous leurs pas tel un simulacre de terre, retombant par pans entiers, mille passants résorbés en des masses absurdes, à la fois effrayantes et intangibles dans leur corporéité. Proximité dévastatrice des pôles où le flux brisé en lui-même, exaspéré de limites, n'a plus la force de chercher la perle de sagesse qui gîte au fond de l'eau, de creuser le sol avec la lucidité exfoliante de la nuit, avec la conscience solaire qui enflamme les êtres comme des torches jetées pour éclairer un peu cette obscurité, cette pauvreté du temps réduit à sa plus étroite mesure, à son millimètre de liberté, proximité qui fourmille les genoux léchant la terre des clous grattant la vie avec ses ongles, avec tout son corps frotté sur la feuille blanche, dix doigts magnifiques sur le squelette d'une pomme, dix doigts qui explosent réunis deux par deux au-dessus du cercle de leur manque, de leur ombre, de leur passé.

Charrié soudain sur les fleuves de l'ouïe, j'entendis ces forces de lutte descendre de partout en une masse informe et chaotique, avancer à l'assaut de la rue, jaillissant des couleurs mangées par le ciel en un soulèvement irrésistible et nauséeux tel un feu de membres qui s'agitent avec des racines, et cette larve suprême de putréfaction que leur corps conjoints forment dans les chant de la négation roulait sur la terre en laissant derrière elle cette trace noire d'une fécondité terrifiante. Et à l'instant où cette masse jaillit de la bouche rouge, de l'orifice à la fois mouillé de son désir d'enfanter et vomissant cette abjection, un être d'une grande beauté parut dans l'air au-dessus d'elle, le corps fumant et tendu comme l'enfer.

Les mains glissent, les oreilles se cabrent de douleur, les yeux se refusent. Souvent revenus à la charge ils ne parviennent pourtant pas à s'acclimater, à passer derrière ce corps écarlate, ils s'agitent dans leur peur immense de retourner à eux-mêmes par la surface de cet être miroir. N'avais-je pas le crâne fendu par sa réalité, par la puissance drainée entraînée autour de ces deux sphères entre lesquelles sa beauté me semblait au contraire d'une évidence, toujours trop lointaine et trop proche ? Sphères extrêmes et qui s'écorchent telles deux engrenages tournant en

sens inverse, creusant une distance dans les larmes de leurs dents lissées à mort, poudroyant entre le crépuscule des ogres et l'aube la plus lointaine ces linéaments de cuivre enflammés, ces étincelles solides qui se font réseau et captation, cercles réactifs qui s'auto-recyclent dans la nuit qui plie et s'effrite de la noble et monstrueuse poussée de la terre. Mais je ne me couchais pas sous prétexte de maladie, je me tenais droit plutôt, je regardais sa réalité comme avec les yeux d'un mort.

Toutes les rancœurs et les déceptions du grand déclin cet être, beauté d'ange qui évince celle de tous les autres quand on la regarde, et tels deux corps qui s'élancent dans les directions contraires dont il est le grand déchiré, le passé et l'avenir se trouvaient séparés comme si le même temps ne structurait plus leur durée, présent perpétuel éternel combat.

Mais j'écoutais, je regardais ce rêve terrible de majesté, je regardais cet enfant de toutes les femmes et que toutes les mères haïssent en retour, son visage rouge tandis qu'il porte toutes choses dans des incandescences de contradictions, effeuillant la mort jusqu'en son cœur vif, visage rouge visage terrible visage dans sa nécessaire vérité d'affirmateur de toutes choses, aux yeux de tous esclave de tout ce qu'il affirme, aux yeux des sans-visages, aux yeux des défigurés, devenant ainsi pour tous la figure du changement total, de la totale disparition, de cette poussée pleines d'effrois et voile sur elle jusqu'à son aboutissement, jusqu'à la libération dans le feu dont il est le porteur, le calomniateur, attisant les chrysalides jusqu'à la métamorphose endémique des subjectivités dans le gouffre de son obsessionnel rayonnement, de sa catalepsie de clarté où toute les mémoires s'engouffrent, dans ces méandres d'entrailles repliées se soignant par le mal dont elles sont atteintes à trop petite dose pour que l'illusion récoltée dans la nasse du combat perpétuel assouplisse et tende véritablement son étreinte.

La vie qui n'eut jamais besoin d'être défendue se reposait au récipiendaire incendié des mondes — en chaque acte, en chaque parole, bouche silencieuse, ouverte dans la vallée où toutes les eaux s'engouffrent.

Et là, assise en fronde au bord de l'abîme, telle une sainte, et plus sainte à mes yeux parce que voilée par ce magma mouillé d'abjections, je vis mon aimée, et je vis ses larmes, saigner des ténèbres intérieures du soleil.

Elle me dit : Ne me rejette pas parce que je suis noire, c'est le soleil des hommes qui m'a brûlée.

Elle me dit : EST-CE QUE TU M'AIMES ENCORE ?

## 15

Que des regards fécondent toutes ces pages.

Donner, recevoir, saisir, naître.

Dans ce rythme individuel où chacun est invité à renaître à sa propre constellation, dans ces mots, dans ces phrases appelant l'œil du lecteur qui les ressuscite. Et dans un rythme déjà créateur, qui fait sortir les mots de toute scansion normative, les utilisant dans leur vivacité, les faisant combattre à travers tous les miroirs où la complaisance de l'utilitarisme nous les rend lasses, par servitude.

Ainsi l'amitié, la silencieuse amitié qui se passe volontiers de mots communie-t-elle par-delà les devenirs différents où les phrases semblaient d'abord s'élaner dans un éloignement perpétuel. Regarder son adversaire — toi lecteur, moi-même, et l'aimée — avec un regard lointain, comme si un ciel clair passait devant nos yeux avant d'atteindre les siens. Un espace, un gouffre grandissant avec la force qui va séparant nos corps, accroissant entre eux la distance à mesure qu'elle l'intensifie. Voir ainsi, d'en haut, et descendre dans l'homme, pour le grandir et se grandir dans l'action, dans l'amitié née de l'action.

Descendre dans l'expérience pure. Non celle du corps ou de l'esprit, non celle des livres, des écoles, des philosophies, mais de l'être entier présent à l'expérience vécue de ce mariage de forces élémentaires symbolisées par l'anneau qu'un dieu

borgne se forge afin de recouvrer la vue. Dans une réalité qui n'a pas à se limiter à un quelconque monde, mais qui s'étend, qui a le devoir à son propre égard de s'étendre à travers toutes les dimensions qu'elle est amenée à rencontrer dans sa marche, cherchant à chaque étape les repères dynamiques que sa simple survie y rend à chaque fois nécessaire. Avancer dans l'ouverture toujours cherchée sur l'impossible, derrière laquelle de nouvelles frontières seront trouvées, abritant l'éclosion d'une vie nouvelle, afin qu'une connaissance, qu'une vie en d'autres niveaux et reconnue comme telle soit révélée et digne d'être vécue — dans une montée conjointe des pôles qui ne suffit plus à écarteler la marche en tant que cette dernière en elle tend à s'affranchir de cette tension, en la dépassant, en la surmontant.

Il s'agit ici d'être *attentifs*, résolus tant dans nos actes qu'en notre mémoire, dans les mots qui de signes sur un signifié toujours mouvant tendent à devenir symbole, carrefour de signifiés rassemblés. Prêts à se retourner, prêts pour tous les miroirs brisés par l'oiseau de feu lorsqu'il renaît de ses cendres, pour tous les dangereux points de suspension, dans les yeux de l'ami où résonne l'ouvert, l'offrande interne des mouvements qui l'un et l'autre les transforme l'un dans l'autre, et forme le creuset de leur régulation réciproque dans le son, dans la haute amitié de leur opposition.

Alors, qui que tu sois, lecteur, aimée, moi-même, viens : s'il nous faut aller au chaos, donnons-nous la main.

## 16

### Lausanne, *temps indéfini*

La chambre où j'étais revenu avait le goût des terres d'esclandre où des pas m'avaient menés. Elle était éclairée par ces visages, ces lieux vibrants, couchés dans l'horizon de la mémoire où se perpétuait leur danse d'ermites. Isolation violente de leur surgissement, où, coup après coup, par des éclairages jaillis de la mémoire, mais issus précisément des lieux d'où ils m'étaient la première fois apparus, ma chambre était transformée dans les deux sens de mon impact sur elle et de sa coagulation intestinale, contingente à quelque trésor caché dans l'interpénétration bouillonnante du monde informel de mon initiation.

Le chant d'un muezzin retransmis au micro, le dramatique bilan des inondations en Inde, une nouvelle théorie sur les trous noirs, lectures et œuvres grises ou grisantes se succédaient. Chacune tendait à être chambrée le temps que sa maturation se fasse, que mon attente soit transmuée en joie. Comme il est difficile pourtant de rentrer chez soi, de revenir sur les lieux où tant de quotidiens ont écrit sur nos ongles les lettres auxquelles nous nous accrochions : elles cherchent à redevenir nôtre, parfois même c'est nous qui recherchons leur domination, leur mutisme, leur petite valse de masturbation. Et j'épurais, je brisais des pactes et des liaisons neuronales, je jetais par la fenêtre la moitié de mes livres, décollait les affiches, redessina ma cartographie intérieure une énième fois, afin de retrouver portes et fenêtres déplacées en mon absence.

Cependant, une chose manquait, une chose, dans cette chambre d'étudiant boiteux, manquait à l'appel, avec la sensation d'une corde de guitare qui éclate en pleine nuit. Où ! Où était-elle, cette corde d'eau sèche, ce cordon qui devait me servir à ouvrir le rideau sur la scène, à mettre à nu mon illimité ? Et ma sorcière qui hier encore en tenait fermement l'extrémité — s'était-elle éveillée ? Immédiatement une angoisse diffuse m'envahit, pris corps sur moi, pensées et trahisons contiguës de mes pensées. La jeune femme, celle que j'avais rencontrée, je n'oserais plus la voir, lui parler ; rien ne sortira de ma bouche. Le froid m'envahit.

— Je dois la retrouver.

Maintenant. Lève-toi ! Marche ! Marche !

Alors je sortis de ma chambre, je courus à travers l'espace inconnu à la rencontre de l'inconnu, ivre de pressentiment, je courrais les larmes plein les yeux écrasant l'espace dans le crissement de mes peaux pierres, fou de douleur, comme si ce que j'avais vécu ne valait plus rien, n'existait plus, n'était plus que douleur présente, pressante, ma poitrine écrasée par cette main trop hasardeuse, trop invisible, trop forte. Et je me voyais moi et tout ce que j'avais encore à vivre, poids écrasant de la répétition, de la faim rongearde du désir d'être, du désespoir d'avoir à refaire encore ce qui doit être fait, avec la plus haute force d'affirmation pétrie jusqu'en enfer et jusqu'au ciel des crucifiés vivants, dont la force de vie se mesure à l'intensité de leur disparition.

Quelque chose enfin m'arrêta quelque chose arrêta ma course... et je m'écroulais dans ses bras, qu'importe de où de qui comment ils étaient venus là jusque sous ma peau pour me soutenir au-dedans, invisibles — ainsi étais-je. Je ne vis rien de cet être qui m'accueillait soudain, ni ses vêtements, ni son visage, ni la crasse sigillaire qu'il portait contre mon front perpétuant sur moi son antique marque. Quand ma tête se redressa, j'adorais sa barbe brouillée et blanche, me relevait de son bras soulevé du fond de moi-même, vague millénaire que rien n'avait obscurcis.

— Allons mon garçon, entendis-je, relève-toi.

Voix connue, embrumée, mes membres assouplis soudain dans ce brouillard que je constatais partout autour de moi, sur les rues à moitié englouties. J'étais assis à côté d'un drôle de vieil homme sur un petit muret de pierre, surplombant un pan quelconque de bitume. L'eau, d'une teinte rosée, avec des bouts de ficelles avait construit des rétentions de brindilles, de pailles et de mégots. Soudain, le vieil homme sauta dans l'eau.

— Hop !

Le fait est qu'il portait d'immenses bottes qui atteignaient le haut de ses cuisses. Au-dessus, la poitrine large était blottie dans une veste polaire, le pétrissant d'élégance dans ces défroques qui semblaient n'avoir pas été lavées depuis le Moyen Age. Son regard agile et vif glissait au-dessus de l'eau avec le fil qu'il faisait valser du manche de sa canne à pêche. C'était une danse dans laquelle il emmenait ce fil, un vol d'ange et de rapace : il se servait de leurs plumes comme d'hameçons, tentant les hommes avec un rayon de leur nature parfaite.

— Eh bien mon garçon, que vous arrive-t-il ?

Le fouet brillant de sa canne disparut dans les profondeurs de l'eau.

— J'ai perdu le fil !

— Normal, vous avez été péché. (il renifle) Le crochet vient juste d'être retiré de votre bouche. Mais vous voilà déjà en retard, dans la mélasse chloroforme du retard, et j'entends votre désir de sentir encore la douleur dans votre palet, par habitude de la lier au sentiment de votre élévation. Ah vous tambourinez de plus bel, vous vous débattiez comme un diable ! Mais vous voilà sortis, alors tournez la page.

— J'aimerais tout de même lire celle-ci jusqu'à la fin.

— A votre gré. (Il commence à marmonner entre ses lèvres, elles saignent leurs vœux le long de sa canne à pêche, nuages dans l'eau rosée :) deux de bâton, neuf de coupe, cinq de gosier, sept chevaux sur un nœud tellurique, deux cavalières nues sur leurs croupes. Quoi, tu es toujours là ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, si je suis toujours là ?

— Que j'entends surgir une interférence sous ton ombilic nubile, grand rapt amer nimbé de paternité, écho royal écorché. Mais ce n'est pas l'éternelle rengaine, c'est l'éternel retour que tu veux chercher ! Pourquoi restes-tu ici ? Mmm... Voudrais-tu essayer un méchant tour ? Il t'en coûterait nom d'une pipe ! J'eus un fils qui voulut ainsi gagné la coupe par la force : bien mal lui en pris... qu'il puisse se prendre en pitié, là où il est, tué de la main de son double. Pourtant, il aurait dû comprendre, pour avoir été sauvé une première fois par une nature proche de la mienne — deux fois proche en vérité ! Mais toi garçon, file donc ! Tes ancêtres ont payés pour que tu

files ! Allons ! Tu as des choses autrement importantes à faire que de parler avec un vieillard qui vit en toi !

— Eh attention ! vous allez pêcher la lune !

— Je vais la pêcher dans tes yeux.

Soudain je ne pus plus faire un mouvement. Sans explication, dans une absence en attente de sens, je récoltais dans mes oreilles les sons de gouttes d'eau mêlées à la voix du vieux pêcheur, comme encastré dans son fût. Je le voyais au loin, au-delà de ma cage thoracique refermée sur moi mes os suçant mon cœur d'épines, et les stores de ma souffrance par sa présence rendus soudain transparent à mon regard, un doigt sur ses lèvres rouges en signe de silence, d'un secret entre lui et moi.

Il avait fait un mouvement : de sa main droite, il prit un paquet de cigarette dans la poche de sa veste, le tapa contre sa cuisse.

— Donne-moi du feu.

Je lui donne.

— Merci.

La mèche est courte qui sépare l'ombre d'un homme.

Soudain, brisant l'écorce de la nuit, un hennissement retentit, cri fracturé qui se termine comme un câble électrique, fouettant l'air de sa brûlure, et trois chevaux fous surgirent de nulle part qui tiraient le carrosse du diable dans un hullement atomique de trompettes. Moi, pris de frayeur, je me jetais aussitôt contre le sol, croyant à une attaque des bombardiers de l'empire, vomissement rouge dans la nuit des rues, la peur battant les clochetons du désir d'être, je me retournais comme un amibe vers l'élancement de ma cause. L'instant d'après, ils avaient tous disparus.

Alors, d'un saut subite je pris le cheval dans sa course, d'un élan montant sur son dos, prenant la vitesse à bras le corps, prenant le corps de mes mains rêche dans le rythme de mon corps lancé, rythme intérieur de mon pouls, rythme de la course à dos d'astre sur le tambour de la terre, plein et violent dans ma course, sur le dos de l'époque brutale qui m'a vu naître, époque de l'intensification omniprésente, à peine supportable, courants d'une cruauté neuve où l'espérance est vitale, l'espérance née contre l'habitude du soleil se couchant sur la grève du sommeil, avec laquelle cruauté seul celui qui a délaissé ce qu'il croyait être peut s'accompagner dans sa course nocturne.

*Entends-tu le chant de la mer profonde ? Entends-tu l'arbre et son appel au centre du vent ? Remonte ! Retourne !*

*Je suis présente et je m'élève avec toi, et je t'attends dans le feu de ma demeure perchée sur le rocher d'émeraude. Car n'est-il pas temps, mon fils, mon père, mon aimé, que tu prennes ma main, que tu y passes l'anneau ?*

*N'est-il pas temps que tu devienne toi-même l'épouse, anneau toi-même, toi-même source et union ? Car je suis ta fille et ta mère, mais l'épouse — tu la laissa dans ton désert.*

*Allons... descends ! Viens la réchauffer de ton feu, viens l'éclairer, porteur de lanterne, viens — l'abreuver ! Et pour cela : deviens d'abord toi-même source !*

*Ne faut-il pas d'abord descendre si nous devons remonter ?*

Dans un mutisme inquiet, guidé par une force plus grande que la mienne, je sentis la rue glisser sous mes pas, nous menant l'un et l'autre jusqu'à un certain point de contact, où je m'assis enfin, épuisé. J'étais arrêté sous un pont, quelque part dans la ville.

Immobilités.

Un corbeau de fuyantes particules s'envola. Battement de ses ailes, bruitages métalliques d'une horloge déglinguée, des boulons de lumière blanche et mauve éclairent ma nuit. Son vol érafle ma tête et plonge vers la falaise blanche d'un immeuble. Il y a là un café, modeste et attrayant, chauffant la rue d'une bonne lumière jaune de bois et de vieux livres. J'entrais au café dit « des Artisans ».

La pièce basse, avec une estrade dans le fond, fumait comme un cachalot. Je pense à un théâtre abscons où des pantins se balanceraient au bout d'une corde, réunis en bouquet, et ils passent d'une côte à l'autre en renflant ce brouillard. Au

sommet de la pièce, à l'extrémité verticale de son ventre, je vis une large cheminée d'où pendait une corde, avec, au bout de cette corde, vision surprenante, une plume dorée qui devait être l'extrémité de la ligne du vieux pêcheur. A droite, des marins jouaient au baby-foot, tandis que deux jeunes filles habillées pour les grands froids de l'Himalaya parcouraient les méandres du bar, accoudées aux côtés d'un musicien et de son petit toutou. Quelques regards dévièrent vers moi, puis revinrent, puis replongèrent le nez dans la bière opaque qui leur parlaient. Et moi je regarde aussi, j'estime, je ressens, j'affabule, je gravite un instant sur une boule de billard — mais il y a un homme, seul à sa table, pipe à la bouche, qui me considère. Est-ce lui ? Qui ? Il me considère.

Je m'approche, visite ses globes oculaires, renifle ses plaies comme un chien. Les ombres projetées par la flamme d'une bougie, posée au centre d'une assiette à soupe, valsent sur son visage comme des papillons sous la terre. Sur sa bouche, l'esquisse d'un sourire, lèvres agrandies et comme continuées par l'air qui fluctue autour de lui. Je sentis un siphon dans mon oreille, où sa voix descendait, mais étanche à la façon d'une bouteille à la mer :

- Que faites-vous là ?
- Je vous parle.
- Voulez-vous faire une partie de dés ?

Je m'assis à la table, carrée comme l'usage de ce jeu le prescrit, mon regard saisissant avec nonchalance chacun des gestes de l'homme en face de moi.

Les dés roulèrent sur le bois comme le tonnerre.

- De quoi me parlez-vous ?
- Je vous parle du pas pressé d'une jeune fille que son charme assassine.

Il y avait dans ce jeu une donnée instable impossible à exclure. Et mon adversaire voyait loin : des gouttes de sueurs perlaient sur son front comme s'il pensait dans une fantastique érection.

- Est-ce bien tout ?
- Son charme provoque en moi une architectonique flamboyante, je veux dire l'éclosion impensable d'un infernal mouvement.
- Ah ! vous êtes amoureux... pourquoi ne pas simplement lui écrire une lettre ?

Je lançais les dés ; j'obtins un double six. Je rejouais. L'autre dé heurta mon verre et le cendrier, et, restant coincé sur sa pointe entre deux objets, j'obtins un cinq. Bref, il y avait de quoi avoir envie de poursuivre.

- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est une question, une maille de cette question, de la trame infiniment cancéreuse et sublimatoire de cette question.

Sa voix commençait à se déposer au fond de mon ventre. Il me prit comme une tasse, me fit valser de droite et de gauche, puis parla d'une voix hermétique.

- Mmm... vous rencontrerez l'ombre et la mort. Avant cela, je prévois une destruction par le feu, par le feu du dieu qui est en vous.
- Cassandre était au moins une jolie femme...
- Mais Cassandre est morte de ne pas avoir été entendue, alors que moi, je suis *indestructible*.
- Oui oui, mais à vous entendre j'ai l'impression d'être dans un rêve, ou que le rêve était réalité, je veux dire *est* réalité, comme s'il y avait là une ancienne mue qui se décolle maintenant de ma peau.
- La réalité n'est-elle pas un rêve éclôt dans les larmes rieuses d'un dieu enfant ?
- Mmh... j'ai l'impression d'entendre Nietzsche. Héraclite ne disait-il pas au contraire que les hommes éveillés ont un monde unique et commun, tandis que chaque dormeur se détourne dans son monde particulier ?
- Mais les hommes la plupart du temps dorment, les yeux ouverts et se croyant éveillés ne font que dormir, possédés par leurs rêves et le sublime de leurs aspirations, et ils dormiront tant qu'ils n'auront pas répondu à cette question : *que cherchent-ils ?*

Une braise gicla de son œil, suivit une courbe farouche avant de retomber droit dans le fourneau de sa pipe qui se mit à fumer. Et puis il fuma. Il fuma un moment. Silence de volutes, d'enveloppements successifs.

Soudain l'envie me pris de regarder sous la table. Non pas soupçonneux de ce que mon adversaire tricha avec un quelconque arsenal d'aimant (cette pensée me vint l'instant d'après), mais cette envie me *posséda*, et mes yeux suivirent l'élan de cet adorcisme. Ce que je vis, je le pris d'abord pour des poils jaillissant par-dessus les chaussures du joueur de dé, mais aussitôt je me ravisais : c'était un chat.

— C'est votre chat ? demandais-je à l'homme en face de moi dont les yeux se perdaient dans la pâleur mélancolique de son visage.

— *J'étais* un chat !

Je passais à nouveau la tête sous la table :

— Et qu'êtes-vous maintenant ?

— Maintenant j'étais un chat, êtes-vous un de ces conspirateurs de la folle ouïe ? Je me souviens en avoir rencontré une communauté entière, c'était dans une année je crois, ils conspiraient vers les sons subtiles pour s'en faire pénétrer le sexe têtal.

— Le quoi ?

— Ah ! les hommes ne sont plus ce qu'ils seront ! oui, cher Monsieur, et bien que vous n'avez pas l'air de vous en rendre compte, je vous en ai déjà vendu la mèche dans l'avenir — mais qu'importe, je me répète : vous avez un sexe sur la tête, de même tonalité que l'orange, cependant d'une vibration exangue, qui trouve en vous des affinités dans la moisson des pluies sous le ciel végétal — bref, c'est un vrai sexe d'alchimiste.

Je remontais à la surface et proposais cette remarque :

— Votre chat est un pitre.

— De quel chat parlez-vous je vous prie ?

Et en effet sous la table il n'y avait plus âme qui vive, quand soudain :

— Mais si regardez ! Ce chat là-bas qui s'amuse à faire peur au toutou du guitariste en faisant bouger d'avant en arrière ses oreilles démesurées !

— Ah... ce chat-là... ce n'est pas un chat.

— Vous êtes exaspérant.

— Je dois avouer que oui... écoutez-le maintenant qui chante une sérénade de miaou miaou miaou... eh ! iconoclaste farceur, bouffon de l'empereur, viens un peu par là, notre client s'impatiente.

J'avais la preuve qu'ils se connaissaient, bien que cela ne m'avançât aucunement ; au contraire du chat qui lâchât son violon d'Ingres et revint me farcir les oreilles des persils semi-foudroyants dont il avait spécialité :

— Mon cher Monsieur, passons aux choses sérieuses, si je puis m'exprimer ainsi. Hem... bien, nous ferons l'impasse sur l'impair que vous fîtes de moi, dans trois ou quatre lames, car après tout, ce langage ne vous est pas inconnu dans la corps contact de l'interpénétration totale des étants (il coassa), je veux dire dans le vide entre les mots qui vous sert de tête. (Il y a à ce moment-là un bruit de trompette qui retentit, annonçant la lecture publique d'un édit de l'empereur, et tous les personnages présents dans le café se tournent pour l'écouter :) Nous sommes chargés de vous transmettre un message. Cher ami ?

Le joueur tira quelques volutes sur sa pipe. Enfin il prit les dés et les jeta dans la soupe :

— Vous voilà avertis. Nous avons été fort étonné que vous ne compreniez pas le mandala qui vous a été transmis, voilà quelques mois déjà, et s'il faut vous l'expliquer, ma foi nous le ferons, car c'est là notre bon plaisir. Le messenger de chlorophylle nous laisse agir, et si nous vous aidons, croyez bien que nous y trouvons notre compte, quoiqu'il n'y ait là rien de chiffré. Comprenez-vous ce que je suis entrain de vous dire ? Alors ? Mais enfin faites un signe, dites quelque chose !

— Mmhmm !

- Vous êtes étrange mon ami, s'inclina le chat pitre, vous êtes là et cependant vous ne dites mot, comme si vous veniez d'arriver sur cette terre, que tout vous y était étranger. Est-ce que vous vous sentez bien ? Vous vous désagrégez sur place... ah c'est malheureux à voir ! Encore quelques pages et il sera à point. Allons, dis-lui maintenant.
- Voilà ce que vous devez faire, il n'y a pas de temps à perdre, la moindre seconde doit être remplie. Retournez dans votre chambre, accélérez votre vitesse de rotation, et, dansant une gigue, chantez cette formule :

*nété vété masta méta  
nété vété masta méta*

Prononcez-là aussi si vous êtes menacé, tout s'arrangera ! (il éclata de rire) Enfin, arrivant dans la dernière phrase de votre chant, vous boirez d'un trait une tasse de thé vert mélangé avec le mandala que vous aurez au préalable pilé et réduit en poudre : vous serez projetés en contiguïté directe avec votre prochain climat. Et maintenant, dégagez !

Je me levais pour sortir, quand je remarquais l'inconfort de ma situation.

- Mais dites-moi : comment vais-je ressortir de ce café ? car en effet il semble que nous soyons dans un ascenseur géant qui file sous la terre, et les portes et les fenêtres ne donnent que sur la roche et les couches anciennes du sol.
- Eh bien, me dit le chat, prenez ce fil qui pend de la cheminée.
- Allons ! allons ! il est temps, reprit le joueur de dés. Je vais m'occuper du rideau. Surtout n'oubliez pas l'éclipse, afin que le théâtre ne vous voie, ni le public ni la farce de ce monde ! Pour ma part je ferais *patienter* la lune sous le couvert de la panique, quand, d'une seule et puissante morsure, déferlante doucement écrasée contre son hymen de roche, je l'aurais fait reluire jusqu'aux fonds des mers. Adieu !

J'entendis le tabac rire en se congestionnant dans la pipe brûlante du joueur de dé, et un immense nuage de fumée me jeta vers la cheminée, ou plutôt je fus aspiré par la prise d'air, soit que ce fût le feu qui dévorait maintenant le café qui me fit m'élever comme une fusée. Et alors, m'enfonçant dans le brouillard, je saisis dans ma bouche la plume dorée — aussitôt, brûlante, cette entaille douloureuse dans mon palet, mon corps qui s'élève avec des étincelles dans un hoquet de vertige, et le bruit sec d'un fil qui se casse.

La rue m'accueillit avec un bruit de galops et de trompettes — —

## 17

Je suis sorti ce matin dans la lumière d'un jour qui semblait vouloir durer à jamais, j'ai marché, la neige a éclairé mes pas, et dans mes yeux le ciel s'écrasait contre une terre noble, jamais contemplée, simple et fertile à la fois. Et c'était toi encore que j'espérais, derrière chaque maison, chaque contour, chaque lancée de dans la lumière ou dans cette ombre qui entre les choses nous déshabituait des chemins que nous avons parcouru.

J'ai suivi ce chemin sillonné d'épreuves dans lesquelles s'écoule la force à la façon d'un vin léger et vivifiant, j'ai tendu des embuscades, n'ai cessé de me prendre à mon propre jeu. Avec toi, je marchais, contre toi, tantôt lointain, tantôt proche. Car nous-mêmes ne sommes-nous pas de tels sillons ? Des obstacles, des tensions l'un pour l'autre, également avertis du danger d'une corde détendue, d'un trait lâche.

Si un miroir venait à naître entre nous deux je le briserais.

Fenêtre, ouverte, c'est ainsi que je nous veux — par laquelle nous puissions nous rencontrer, nous accompagner, et mêler nos pluies épaisses dans un même torrent de lumière. Aussi simple, finalement, que l'est cet arbre sous lequel tu nous vis, enfants du sourire sur le sol lavé de nos larmes futures.

Sous ces branches le pardon est accordé. Mais a-t-on peur de se sentir si simplement homme ? Le monde entier se boursoufle comme une tulipe ivre de rosée pour se délivrer de tous les poids de la faute, cependant, une seule danse sous la pluie nous délivre, un seul combat nous rapproche de la vie, combien plus que toutes les réprimandes et toutes les morales ignorantes de la distance nécessaire à tout ce qui change et veut grandir.

Le destin ? Le choix ? « Je ne sais pas » n'est pas tant le reflet de notre impuissance que ce regard accroché au rebord du ciel mouvant, déjà trop clair, de notre aptitude à connaître. C'est ce regard-là que je voudrais partager, c'est sous un ciel pareil que je veux écouter notre amour se libérer, d'instant en instant. Non sous les faux ciels de la pensée, non parmi ces spectres tournant autour de leur cadavres, dans les mots qui divisent et se divisent, ramenant toujours tout à eux-mêmes, mais dans ton cœur et le mien qui sont les seuls vrais lieux que désormais il nous reste.

Partir, comme tant de fois j'ai quitté ton corps qui me construit pour te revenir plus entier, élargis dans mon vol comme toi-même tu affine l'air où mes ailes reçoivent leur appuis, plus entier, car notre amour doit être à notre taille, et non nous à la sienne pétrie d'imaginations et de peurs. Plus que jamais il nous faut des armes valables, qui ne craignent pas de trancher, ni d'attaquer. Séparer les éléments et les aimer pour ce qu'ils sont, pour ce que nous sommes, non les mêler dans les brumes de nos désirs les plus pauvres, mais les unir par le plus luxuriant : notre désir de vivre. Car l'union est une attaque contre ce qui cherche à nous opprimer, nous trahissant.

Je n'ai plus honte de mes sentiments, je n'ai plus peur d'eux, je n'ai plus peur de toi — tel est le signe de mon don, de ma confiance. Je veux laisser derrière moi cette écorce morte. Quelle force faut-il cependant, n'est-ce pas, pour *laisser derrière* ? Pourtant, si cela devait être, je me serais déjà retourné, transformé peut-être en statue de sel, te perdant à jamais. Au contraire je ne me retourne pas et c'est devant moi que je te retrouve.

Et j'aime tant à nous rencontrer ! entendre le murmure de ta peau contre la mienne, à te parler, quand tu m'écoutes, à t'écouter quand le silence s'est rapproché de lui-même dans la parole. Ou te regarder lire, entendre le frottement de ta plume sur une feuille de papier, quand ta flûte soudain traduit ton corps à mes oreilles. Tes notes profondes, les lignes pleines, surprenantes qui gravissent jusqu'à tes épaules, ta nuque impériale, et dans ce creux où notre mémoire est accrochée comme une lanterne qui doit toujours nous éclairer — dans tous ces lieux si tu me cherches, tu me verras, et lorsque tu me verras je te sourirais. Et ton sourire qui répond au mien sera mon chemin, car je suis parti déjà, mes voiles sont presque entièrement déployées. Elles attendent la levée des vents cosmiques.

Je m'en vais retrouver le juste rapport, l'équilibre dans la force mouvante, je m'en vais réunir l'enfer au ciel très saint, je m'en vais trouver la fille du ciel profond. Mais, le sais-tu ? noble fille de la terre, quand je reviendrai je te dirai : toutes les murailles de sa demeure c'était ta peau qui me souriait, l'enivrante chaleur c'était ton étreinte, la fille du ciel avait ton visage, et son aurore c'était ta bouche qui m'aimait.

## 18

L'attente avait fait de ma chambre un bourdon phosphoreux, absorbé et battant dans ces lueurs. J'étais en suspension, et j'étais ma propre suspension entre les six murs de ma chambre, bras et jambes tendus vers les parois prismatiques affinées à l'état de miroirs. Transparaissait en eux la lumière nue, au-delà des dix mille reflets de moi-même projetés en toutes directions.

Cube vertigineux, caisse de résonance de mon moi taillé dans le bois de l'ivresse, dans la dissolution répétitive de la réflexion, dont je concentrais les

signes et les évidences dans cette image formée obliquement par rapport à mon axe — image du double nécessaire à mon passage, formée dans l'abri de mon moi, formée de la première plume reçue égrainant l'évidence d'un destin à tout autre regard immobile. Je calculais des intervalles, notais des souffles, déliais des vertiges. Des constellations compassées s'activèrent soudain devant moi.

Cette chambre où j'avais l'usage d'habiter, la fenêtre ouverte sur la rue, les pensées qui allaient et venaient, tout cela s'était ancré, s'était mis au diapason de mon propre rythme, dans un échange mutuel d'intelligences. Étrangement, la chrysalide n'était pas en guerre contre ce qu'elle abritait — elle semblait se plonger dans l'amnésie du processus en cours. Mais était-ce moi aussi dans ces vertiges et ces oublis, dans son singulier moratoire sur ce que j'ai été ? Ce n'est qu'un des nombreux passés dont j'ai été le témoin, dont j'aime à sentir le temps écoulé, en redécouvrir les chances, métamorphosées — combien de fois ? N'y avait-il pas parmi tous ces passés un qui soit plus véritable que les autres ? N'avais-je pas au contraire eu la chance de n'adhérer jamais à un quelconque credo ? Jusqu'à présent je n'ai fait que glisser et rebondir sur les mots, j'ai déterminé mon cap d'après une autre étoile avant d'être dégoûté de celle par qui je faisais voile, avant d'y croire tout à fait. — Que les années avaient passé, je le ressentais dans la force acquise, dans ma capacité à me laisser traverser par plus d'intensités, par plus d'éléments qui m'auraient auparavant effrayé de leur étrangeté, ou encore dans ces illusions que l'énergie avait décollé de ma peau, comme des écailles, gluantes et collantes. J'avais vieilli. Ou était-ce le contraire ? Suis-je encore cet individu entre diamant et cendre, ce buffle nocturne, cette balance qui brûle ? Déchiré entre ces extrêmes, emmêlé parfois, ou carrément inversé selon une mauvaise géométrie... Qu'étais-je ? Était-ce moi-même encore dans ce reflet qu'une certaine logique a pris pour habitude de fixer — et encore à cause que le miroir ne reflète à chaque fois qu'un segment de temps minuscule à partir duquel toutes les simplifications sont permises... Moi-même, cette icône de vache maigre, de maigres palabres ; et en fait de confession, une ponction de mes forces engloutie par le veau de l'identité — oui un veau d'or ! Ce moi-même qu'il me faudra, comme à la cime de mon amour pour lui, faire périr, mettre à mort, lâcher...

Je regardais la lune, si avare dans son visage de mère, calfeutrée dans un coin vitreux de ma chambre. Quelle heure était-il maintenant ? Je laissais s'ouvrir l'*autre chant de la danse*, et j'entendis le sourire d'une femme qui pleurait cette lune, lentement éclipse, comme mordue par de vilaines dents, *lentement* mordue. Une lettre partait déjà vers l'aimée. Toutes les choses que j'aurais souhaité lui dire, tout cela qui ne s'exprime pas et que l'écrit ne peut jamais fixer que pauvrement, la parole intérieure le portait en elle, communiquée sans égard à la distance, aux frontières, aussi muette que la lune mangée par l'ombre de la terre, voilée pour se montrer à un niveau plus intime de l'être. Quant à ce brouet fameux que l'on m'avait commandé de boire, mandala réduit en poudre, thé vert et zeste de ce soleil dont mes enfances ont le souvenir, il était là, préparé avec attention, dans un verre à dent qui frémissait d'envie de me sauter à la bouche pour m'embrasser de toute sa contenance. Esquisse de souffle. Attente. J'observais la lune, j'attendais le moment propice. Au-dehors, les bruits de la ville s'étaient amoindris jusqu'à ne plus former qu'une fine pellicule de poussière à la surface de l'eau chaude d'or et de feuillages ; de mon souffle je la faisais fuir en volutes, vagues autour du portrait d'une planète dont j'avais jadis juré la perte. Car, décrocher la lune, tel a toujours été mon vœux... et cette eau qui continuait de monter, avec sa douceur accoutumée, n'était peut-être que le reflet de ma tentation de l'impossible.

Soudain, un cadre de bois, pièce légère vieillie par les brocantes et l'eau salée, s'avança tel une barque sur la mer douce de collines, s'écoula jusqu'à heurter ma taille. Bordures saillantes entourant le visage de la lune, cartouche d'un nom ancien, portant témoignage des cycles. Mais il y avait dans ce cadre, ou plutôt dans l'image qu'il me présentait, des bavures provoquées par l'eau étalant ce qui restait de lune comme un rimmel blanc sur mes joues.

Les masques d'un seul visage réduits dans la poussière se coagulèrent en une peinture fantomatique. La présence d'un cadre seul posé sur les eaux montantes, et comme une plume, une simple plume, qui creuse, qui gratte la toile projetée de mon moi, et les ténèbres là-dessous qui bouillonnent comme du vieux sang. Est-ce cela qui la fit apparaître ? Je vis ses yeux remonter vers ma surface, les yeux ensorceleurs et noirs d'écume, ainsi qu'un reflet lointain plane dans le rideau de chaleur des mirages. Oh c'était elle que je voulais et nulle autre ! la sorcière éveillée par le bruit du fouet, et plus mystérieuse que le fouet est bruyant, ses joues de rose sous le filtre de mes yeux qui, non pas malgré eux, la réduisait à une apparente simplicité. La plume s'avança, creusa, gratta, gratta.

Alors, et doucement, entamant des mouvements du bassin, je me mis à danser autour de ses traits, autour du cadre posé sur l'eau, de moi-même pris dans ce mouvement d'eau chauffée à blanc, érotisée par la rotation du corps autour de son axe. Puis tout à coup, quand le sol de l'action quitte celui dont on avait l'usage, la parole faite événement, ma danse prit son essor, une gigue entre le sommet d'un gratte-ciel et le nadir d'une fosse, intériorisée violemment, cette image d'un tigre qui traverse un premier cerceau de flammes, ingurgitant d'un seul trait le breuvage verdâtre et ductile de ma projection — je ne dansais plus : je *dansais*. Mouvement cadencé dans la danse d'osselet entés dans le corps d'un chaman torrentiel qui tambourine l'air sonnante d'appels tonnant sa venue le long de branchages le long du tronc puissant des espaces, s'ouvrant un passage de spires et de tourbillons dans l'eau évaporée par l'impact immédiat de sa puissance, je m'inclinai vers l'eau comme une fronde qui tournoyant se concentre avant de laisser partir sa volonté vers sa cible — et j'ai bu l'eau de son visage.

Je la sentis courir le long de ma gorge, reine blanche et bleue portant une couronne éthérée de fleurs, voguant au-dessus de sept sphères de ténèbres, déglutition, toutes les cellules de mon corps convaincues dans son empoignement, poussant le serpent à muer, le mourant à mourir et l'enfant à naître, je la sentis, s'écraser au fond de mon ventre. Seuls mes yeux n'y croyait pas : ils la voyaient toujours là, face à eux, ses joues de roses creusées, ses yeux abîmés de lointains au centre du cadre de bois maintenant éclipsé. Mais son visage perça la surface, il prit forme et relief, il jaillit vers moi, me heurta, entra dans mon visage jusqu'à ce que, les yeux dans les yeux, j'entende sa voix à l'intérieur de ma bouche :

*nété vété masta méta  
nété vété masta méta*

Les cercles concentriques retournent à l'impact, à la pierre qui fouette cette surface, à la pierre jetée dans l'eau, à la main qui trace dans l'eau des cercles concentriques, à mes pieds dansant sur l'eau, balayant des poussières de toiles contre les murs, des poignées de lumière giclent de mes yeux. Oh je ris alors comme jamais ! brûlant d'un enthousiasme puissant, brûlant de cette joie qui féconde, de cette folie légère qui tourne et tourne et tourbillonne !

Et dans ma danse et mes paroles et mon rire je vis l'eau se teinter du rouge profond, un épais tourbillon finissait de prendre forme, et de la torsion, de cette compression tournoyante et qui se complexifie, un chemin en creux se dessina, crénelures entrechoquées, l'eau du tourbillon devenue dure et fructifère qu'un laboureur entrouvre. Chemin de terre rouge, les parois du tourbillon devinrent sous mes yeux des falaises de roches. Elles dominaient ma pensée de leurs sillons pétrifiés, spirales en croissant de lune. Et durement attaqué, bouleversé, révolu, je fus guidé par l'image tournante de mon destin criant dans ces anfractuosités ferrugineuses le rythme de ma présence.

Et mon corps devenant plus petit fut projeté sur ce chemin.

Rejeté sur une grève, au bord de la mer intempestive où de grands tourbillons rient et souffrent avec l'air vibrant d'appels, je prend pied sur le sable,

m'agenouille, me lève. Entre les grains épais, aveugles comme le ciel l'est ici, un dédale s'ouvre dont nul être humain n'est jamais ressorti, une fois entré, car en ce lieu tout être est ainsi qu'un miroir brisé, et l'humanité jamais qu'une image.

Le labyrinthe de la vie telle que je l'ai connue est devant moi. Le champ d'une existence, qu'il me faut enfin défricher, incendier, afin que de nouvelles semences viennent féconder le bout de terre où nous l'avions construit. Qu'avons-nous en effet de si précieux qu'il ne faille rendre plus précieux encore, le redonnant en nous-mêmes, et dans l'inattendu accouchant soudain d'une forme neuve ? Pourtant ce sont à chaque retour les mêmes gestes, les mêmes questions qui se posent, qui se tendent sous les mains de femmes lumineuses dont le ruisseau de mémoire traverse mon esprit.

Ainsi je me suis levé sur la grève désertique, j'y ai fait mes premiers pas, je me suis enfoncé avec le désert dans les orbites de ses yeux. Ce sont les dunes, le sable harassant, les carcasses. Ce sont la fournaise et la bouche mâchant les chardons de la soif. Peut-être une presque île du ciel a permis à nos pieds de se reposer, quelques instants. Mais la marche bientôt reprend. Entre des mots, des pleins, marcheur moi-même vide, en moi-même mêlant ombre et lumière dans un murmure. Le connais-tu ce murmure de qui s'abstient dans son épanchement, de qui sait être son propre contenant ? Douceur de ne pas construire les ponts dont la gêne future, déjà présente, enferma tant de rois dans la tyrannie. Douceur et vide de ta marche, force intérieure bouleversante, marcheur, tu deviens plus petit à mesure que ta confiance en elle te sourit, tu t'ouvres une trace au milieu du miracle chaotique de l'univers. Plus petit, plus petit encore, si tu oses : le creux des dunes se creuse davantage, et soudain, au détour d'un grain de sable — un détail, insignifiant pour tout autre — tu la vois, un instant seulement, tu aperçois l'étonnante harmonie un instant perceptible à tes sens, comme si la dernière pièce d'un puzzle venait de se mettre en place, cette vallée qui surgit vers toi, qui t'aspire, s'ouvrant soudain dans ton silence. Ici est l'orée de ta fin comme devant ta naissance s'ouvrit le précipice, et tu t'avances.

Oui dans ce vallon où la terre s'entrouvre doucement, lèvres de dalles brisées, je marche en suivant un tel ruisseau de mémoire, miroir des questions où le ciel reflète sa course muette ; miroir de la dernière eau qui emmena tes cendres sur les eaux du fleuve indien ; miroir de la première eau dans laquelle tout homme vient au monde, souffle. C'est par ce oui, dit à tout, à la joie comme à la douleur devenue épreuve et joie par cette affirmation — d'un seul souffle elle murmure : la vie que j'ai est à l'image de mon désir le plus entier — que le mourant quitte l'existence, que la mère accueille le souffle qui veut naître. C'est par ce oui que la terre s'entrouvre pour accoucher, plus tard, pour libérer l'enfant de son étreinte. Elle le mène et le soutient, elle, sa première respiration ; et c'est à son tour qu'il doit la porter, la retournant à sa première solitude.

Ainsi le long des pentes terreuses poussent les arbres de l'expérience, forêt de corps, troncs durement émaciés par le temps. Ils portent ensemble une vision, comme un seul mot d'une terrifiante fixité dont la vibration dure au milieu de la lumière dans sa multitude, dans ses couleurs ténues comme la sève qui coule entre ces arbres, descendant au fond de la vallée où toutes les eaux s'engouffrent, où la rivière s'écoule, murmure rapide. Et tu t'avances et te heurtes à ces troncs qui tendent la jambe à ton passage, tu te jettes sur eux et tes œillères frémissent de pitié pour tes yeux. Marcheur, tu marches sur trois pieds, et ce sont tes pieds encore et non le bâton de ta vieillesse qui te guident vers ces impasses. Vois, la vallée rétrécit, des ruines se découvrent sur ses flancs d'ascète : têtes de colosses émergeant de terre, gratte-ciel couchés dans leur jouissance, toutes les statues de nos rêves foudroyés ; les voûtes d'un cloître sont là, sont balayées par le sable ; incessamment la terre les recouvre du balbutiement d'or et de rouge de sa pudeur, telle une vigne dont le vent parfois emmène les feuillages dans ces tourbillons qui rient, et souffrent.

Ce même vent qui pousse mes voiles à s'ouvrir, chaud et poudreux comme du givre, l'air rejeté du poumon de cette étoile la plus dure, vibrante, cryptique,

convolant vers sa mort avec au front sa volonté d'être elle-même la porteuse de flamme, d'elle-même porter le feu à son bûcher, ce même vent — et tu marches et ainsi je vais dans la vallée de la mort où ne reste que l'étendue brune d'une chevelure voilant tout son corps.

Sous les pieds, sa peau s'enfonce doucement, cire tiède. Des plaques se dessinent sous chaque pas, j'entends des craquements, de plus en plus secs sur la terre refroidie ornant son catafalque de givrures, d'étincelles fixes. Au crépuscule brun succède la blancheur subite de ses cheveux, touchés par la peur immense de son retrait, ils se mêlent aux branches nues, dérivent contre la molasse effritée, infiniment coulante et pétrifiée. Tout ce qu'elle touche se fait glace, banquise sous le ciel boréal. Noir sur blanc, les arbres gémissent, les hommes s'avancent avec peine, s'avancent et je marche vers le fond de la vallée qui s'étrangle dans son retour sur elle-même, et malgré toi tu marches dans les désastres obscènes dont la vie a pour un temps revêtu les couleurs. Les questions ne se posent plus dans ta tête, elles sont là comme des évidences, là, dehors, sur les charniers de la conscience matérielle. Voudrais-tu maintenant faire demi-tour ? Regardes, et ne cilles pas, la folie te regarde marcher parmi elle, tel un chat silencieux parmi les ombres tu t'avances dans l'espace illuminé de morts et de la mort. Qu'éclairent-elles donc ? Tant de fœtales conflagrations ont-elles un sens, un nom que tu puisses donner pour assourdir un peu de leur éclat ? Mais toi-même tu leur ressembles trop ; imperturbables, tes yeux te brûlent ; ta propre nudité les obscurcit encore un peu.

Les pierres bougent, les yeux épileptiques tournent comme des lunes, les arbres recommencent à parler. Entends-tu cette litanie qui se fait entendre dans le vent gémissant, telle une malédiction ? C'est la haine des mères, le chant des neuf sœurs duquel la vie vivante veut s'arracher, la vallée qui se replie sur elle-même en impasse ; mais toi, prend garde à ta marche ! Entends comme Ulysse entendit le chant des sirènes, et prends bien garde à te lier à ce mât d'un infime espoir, à cette seule ligne qui s'étend au-delà de là où le regard porte, que leur voix captieuses ne t'entraînent dans ces mondes oubliés qui ne sont pas. Découvre cette porte précise, rouge comme le sang coulant sur un vieil autel d'obsidienne, qui vibre et grésille, inhabile au passage du temps, renégate à la grande convention du silence.

Je marche vers elle. Les mondes à l'affût posent sur moi leur regards millénaires. Je marche et toujours ce souffle dissolvant sur ma peau à la façon d'aiguilles émoussées, par lequel vient à mes oreilles la rumeur d'une armée d'écorces — mondes affûtés, un cliquetis de carapaces attisant l'air, où il ne manque enfin que la propitiatoire étincelle.

Ce sont des myriades de scorpions autour de moi déchiquetant les arbres, parcellant la terre des éléments, émiettant les glaces, réduisant à poussière, autant d'hommes et de femmes dévoyés autant de corpuscules noirs qui se déploient sans rythmique symétrique un peu partout dans mon corps, écorchant les nuées du sol, ce sont des myriades de petites pattes frottées comme des serres contre le fer de leur armures, marche sublime, marche de cendres, marche de la calcination croissante de la lune sur les ventres fragiles où s'enflamme les bûchers, où brûle le fanatisme et la lourdeur, où brûlent les innocences de la justice humaine, où brûle la passion de la totalité convertie en son contraire, gorge déployée du seul cri jeté à la face du désert humain, marche de la calcination croissante des corps kamikazes aliénés à leur assouvissement, à la rêverie funeste d'un marionnettiste, à ma propre marche éveilleuse comme le tonnerre, marche dans l'âpreté déliquescence de ce rythme armé, où les pattes nubiles s'étalent comme un vivant pétrole jusqu'à la porte qui vibre.

La porte grésille, aurore rousse, beauté de la mort massive. Elle appelle sur le champ de bataille les Walkyries, elle désire la venue de leur chant d'amour, de leur pure lenteur déchiquetante. M'en approchant davantage j'entendis battre sous moi les marteaux, tourner des essieux au centre de rouages complexes, et d'une telle unité cependant dans les sons que j'en ressentis la puissance me prendre par la

main et me guider entre les dards, comme le forgeron guide de son art le métal vers sa transmutation.

Et là je sentis l'amorce, s'approcher, là je sentis le métal sensible dont je suis fait frémir, sensible, jusqu'en ses plus infimes sursauts, dans une forge désormais assez vaste pour tous les élans, assez profonde pour un accès au feu élémentaire, assez haute pour crever le plafond de tous les idéaux, je sentais l'amorce : plus lourde, plus brûlante, ainsi qu'un ultime coup de marteau qui ne se décidait pas, qui me faisait languir sous ses nuages :

Allons, criais-je, qu'attends-tu ?

Si tu *dois* frapper, alors — *frappe* !

Tu n'as pas l'habitude de retenir tes coups

tu n'es pas de ceux qui ajoutent un « peut-être »

n'osant plus dire oui, au marteau salvateur

au feu rédempteur qui s'abat sur le corps couché.

*Allons !* — *frappe* ! et ne soit pas en retard, c'est mon conseil

car moi aussi j'ai appris à frapper — *dressé* sur l'enclume

car moi aussi je connais l'heure où je dois mourir : elle est déjà passée !

Alors, qu'attends-tu ? *Frappe* !

Danse de sabots roulements de tonnerre sur les braises blanches brisées de ses lèvres absorbant pilant la lune déflorée par son impact, à la fois possession et caresse de son sexe frigide avec ses dents ouvrant la voie arrachant à lui l'astre des nuits la ramenant à son fond plus épais, brutale, cette lune qui tombe, disque laiteux qui s'enflamme, comète monstrueuse sur les scorpions reflétant le jaune et le rouge de ce rêve porté à l'incandescence, le cœur battu attisé de tous les vents, battant dans ma poitrine comme on frappe du bélier pour ouvrir les portes d'une église en flamme, morsures ! canonnades de la panique, courroies mobiles du feu créateur, les plaques se jettent à l'assaut les unes des autres, et moi qui suis là devant la porte, vers laquelle je fais encore un pas, m'inscrivant dans son grésillement, son cœur de crypte.

A-t—tente.

Ma main dans ma poche a rencontré une petite boîte, je l'ai prise dans ma paume, j'en ai ouvert le tiroir blanc. Tu grattes l'allumette contre la surface des frottements. Moment d'une étrange félicité, ce mouvement de ma main, cette courbe verticale qui se dessine. Cette flamme au midi de sa course, c'est ton dernier regard, marcheur, ta dernière larme vers ce que tu as laissé... et vois la porte commence à tourner sur ses gonds, vois la ligne blanche entre l'espace de plus en plus étroit du passage, et la porte qui accélère sa rotation.

L'allumette s'abat comme un arc-en ciel de destruction.

Et devant cette porte il y a moi.

Il fait nuit il faut—

Les dards levés sur elle comme les tournesols d'un soleil noir, les lèvres ouvertes et faisant tourner ses gonds entre elle et moi de plus en plus vite :

« Quiconque meurt à présent quelque part dans le monde, sans raison meurt dans le monde, me regarde. »

L'ÉTERNITÉ MOINS UNE SECONDE C'EST LE SUICIDE

## 20

L'étendue claire d'un corps brisé. L'air limpide et bleu des glaciers, où des gestes apprivoisent l'espace éperdu, le rideau horizontal sur la blancheur du sable.

Le soleil de mon corps agenouillé dans cette étendue fine d'eau et de mémoire. Une eau traversée de traits anciens, cordes dorées de traits où mille lueurs secrètement éclosent dans une épiphanie fongique et lumineuse.

Sur l'onde en porcelaine, une goutte d'eau, une goutte seule cristalline, s'éternise, se rencontre. Vibrante intuition de l'éternité, de son flanc fugace, évoquant le cercle par la tangence. Et déjà comme une décharge, étreignante, de violence pure — mais elle n'entre pas : elle caresse.

*plic... ploc...*

Sourire sonore du triangle. Une goutte d'eau, tombe.

*dlin—g... ploc... plic, ploc.*

Elle caresse dans ce sentiment d'agonie qui éclate en rires, en soleils tournant, tintant, en soleils d'eau.

*ploc... (réverbération)*

Chaînes éclatantes d'astres, la goutte s'étend comme une eau limpide sous le ciel de clarté, comme un corps brisé de reflets, comme ce vœux en moi qui commence à trouver sa chair, le vœux de n'être plus que son, n'être plus que son, et franchir soi-même cette étendue fine d'eau et de lumière.

Elle débande l'arc dont la corde se désintègre au fil de l'eau.

*plic... ploc.... dlin—g, plic... ploc, dling... dlin—g*

Agenouillé dans le ciel limpide, un homme attentif.

Devant lui, les cartes d'un jeu fabuleux se déploient, signifient.

Les soleils d'eau s'amuse à corner ces cartes, à déjouer leurs épaisseurs fécondes. Elles tournent dans le ciel réfléchi en suivant l'image d'une structure semblable qui les nourrit et les influence.

*dlin—g...*

Chaque carte est sujet, chaque sujet est une chance, chaque geste est créateur, chacune est un univers se jouant de lui-même et du jeu dans une synesthésie sensuelle d'intelligences, chacune module sa voix selon les climats de vibrations nodulaires, combinatoire serrée où tous les possibles viennent un jour à paraître.

Autant de questions sous le ciel sans réponse, comme autant d'hommes et de femmes dont les rapports s'échelonnent le long d'une vie en écliptiques miroitantes, en gouttes cristallines, telle celle-ci qui descend sur l'enclume, minuscule immensité qui éclatant en pollens lumineux imprègne le ventre de toutes les femmes quand bien même elle n'en féconde qu'une — et réjouies par un tel détail, réjouies par toutes les œuvres naissant de leur mouvement, de leurs liens innombrables comme le sable limité par l'avancée d'une mer de questions, les cartes tournoient autour de leur corps qui vibre et qui s'étend.

Ici je dois entendre leurs pieds qui dansent une harmonie éternelle de sang et de silence, avec cet homme au centre du jeu tel un carrefour de la création.

Forces engendrant le mouvement de la vie, forces de lutte, amoureuses de méandre et de chemins détournés, dans l'ombre forestière ou sur une prairie soudaine de roches et de miroirs, communiquant de leurs toute surface cette succession de moments parfaits, où l'homme perçant la croûte de sang qui lui voile cette cohésion ne peut être que dans l'erreur, car c'est ceci un homme qui marche, qui cherche, un homme qui *essaye*.

Agenouillé dans le ciel limpide.

Lentement, avec une grâce patiente, ce bras qui se déploie, qui plonge vers une des cartes étendues devant lui.

Les doigts se déploient, la main s'allonge, les doigts brûlent dans l'attente.

Toute la vie de cet homme est là, tournante, présente dans l'attention de porter ce seul geste à sa perfection, à la parfaite nudité de sa révolution.

Sa limite c'est son mouvement.

*Dl dli dli d dlin dlin—g*

Contact.

Un appel de trompe retentit sur la plaine. Il accompagne l'écho diffus des triangles, le tintement des orbes qui se répercute sur la banquise du premier souvenir humain. Mais ce n'est pas la chaleur d'un sein, c'est la chaleur d'un génie qui fait fondre la glace dans des douleurs d'accouchements, un génie tout vert qui rigole sur mon ventre, étrangement plein dans son attente, et toute l'eau se retire dans la mer laissant un sol noir calciné par le feu et le froid.

Il est devant moi, étoile flamboyante, pape obscur à l'entrée de l'antichambre du cœur, ses membres de pierre, affinés à la puissance du chêne, ses membres sur lesquels flotte un manteau d'opale avec des reflets qui m'éclairent... le front chapeauté du vert profond ! Et ses yeux riches de lointain et noirs qui pétillent comme du givre au soleil matinal. Il me considère. Et à travers lui j'entends le premier climax de la lune touchant au front des flots.

Partout la terre brûle et pleure, le désert calciné craque son feu intérieur sur toutes les montagnes du monde, dieu combustible des naissances :

la terre devient feu  
les eaux tournent comme du lait  
et la lune tombe dans la mer.

Le miroir éclaté du ciel se dissout en appel et l'appel se coagule dans le fourmillement de sept surface, sept pour le miroir brisé, sept cycles de malheur pour apprendre à devenir au-delà de cette lune, avant que son palindrome ne soit refermé. Car — son cri s'est retrouvé dans l'ombre, son cri a rencontré l'écho de son image brisée, la lune veut se refaire à l'identique de ce qu'elle a été — elle se coagule dans ces montagnes d'eau levées de tous les océans de la terre.

Je regarde l'alchimiste, sa robe battue par l'effroi des vents telluriques.

Tout autour de nous se dressent les bouches béantes de vagues titanesques, se jetant sur nous avec une lenteur impossible. Je le considère. Ô sourire de ses yeux ! sourire qui lance des lucioles ! Mille oiseaux s'y résolvent dans le vol élargis d'un seul qui bat de ses ailes larges la terre abrupte, au commencement des jours alcyoniens, la propulsant dans les hauteurs infinitésimales de son étroite.

Et soudain le hiérophante m'ouvrit son cœur, le hiérophante se retourna comme un gant et en lieu et place de son corps une bien étrange barque est apparue — et tel un corps qui se lève plus plein de rage et de vie, plus violent dans son espoir que nul avant lui, ainsi mon corps de son s'est fait chair, ainsi s'est-il levé de ma chair sensible, double sonore de moi-même, ultime courbure de mon identité — et... hop ! nous sommes montés dans la barque, tandis que les vagues s'abattent et submergent la plaine.

Et Anastaz Grubelbaker me donna son nom.

**// fin de la première partie.**

